This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

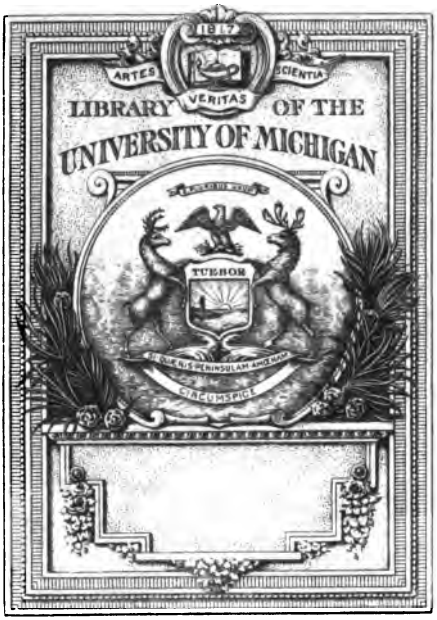
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Le Grand-Maître des Templiers.

LES TEMPLIERS,

TRAGÉDIE,

PAR M. RAYNOUARD;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Français par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 24 floréal an XIII (14 mai 1805).

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. — 1805.

EXTRAIT DU DÉCRET

Concernant les contrefacteurs et les débitans d'Éditions contrefaites.

Du 19 juillet 1793.

ART. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

ART. V. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitants d'Éditions contrefaites.

Giguet & Michaud

DÉCORATIONS.

Le théâtre représente une grande salle du palais du Temple. On y voit des trophées d'armes, les tableaux des batailles des chevaliers, et les statues de huit grands-maîtres :

V^e^. Grand-maître. BERTRAND DE BLANQUEFORT.
VI. ——— PHILIPPE DE NAPLOUSE.
VII. ——— ODON DE ST.-AMAND.
XI. ——— ROBERT DE SABLÉ.
XII. ——— GUILLAUME DE CHARTRES.
XV. ——— PIERRE DE MONTAIGU.
XVI. ——— ARMAND DE PÉRIGORD.
XX. ——— GUILLAUME DE BEAUJEU.

(L'action se passe à Paris, en octobre 1307.)

PERSONNAGES.

PHILIPPE-LE-BEL, roi de France. — M. Lafond.

JEANNE DE NAVARRE, reine de Navarre et de France. — Mlle Georges.

GAUCHER DE CHATILLON, connétable. — M. Damas.

ENGUERRAND DE MARIGNI, premier ministre. — M. Baptiste aîné.

MARIGNI, son fils. — M. Talma.

GUILLAUME DE NOGARET, chancelier. — M. Desprez.

JACQUES DE MOLAY, grand-maître des templiers. — M. Saint-Prix.

PIERRE DE LAIGNEVILLE. } templiers.
GUILLAUME DE MONTMORENCY. } templiers. — M. Lacave.

JEAN DE BEAUFREMONT. } Autres templiers.
JEAN DE VILLENEUVE. } Autres templiers.
PIERRE DE VILLARS. } Autres templiers.
GILLON DE CHEVREUSE. } Personnages muets.
FOULQUES DE TRÉCY. } Personnages muets.

Un officier du roi. — M. Varenne.

Suite et gardes du roi.

LES TEMPLIERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MINISTRE, LE CHANCELIER.

LE MINISTRE.

Illustre chancelier, le roi que je devance,
Veut que dans ce palais j'annonce sa présence.
Vous savez son dessein : avant la fin du jour
Un grand évènement étonnera la cour.

LE CHANCELIER.

Ministres l'un et l'autre, il faut que notre zèle
De Philippe outragé défende la querelle.
Ces fameux chevaliers qui, s'égalant aux rois,
Remplissaient l'Orient du bruit de leurs exploits,
Qui dans toute l'Europe, et surtout dans la France,
Étalaient leur orgueil, leur faste, leur puissance,

Les templiers, enfin, ne peuvent échapper
Aux coups dont le monarque est prêt à les frapper.
S'il faut les accuser, je l'oserai moi-même :
L'intérêt de l'état sera ma loi suprême.

LE MINISTRE.

Leur pouvoir, de grands noms, de perfides bienfaits,
Attachent à leur sort la plupart des Français ;
De nombreux courtisans, même le connétable,
Forment aux templiers un parti redoutable.
Plus d'une fois la reine a prodigué pour eux
Un crédit tout-puissant, des soins trop généreux ;
Sans doute elle voudra protéger le grand-maître :
Oui, les plus grands dangers nous attendent peut-être ;
Mais vous me connaissez, comptez toujours sur moi
Contre ces ennemis de l'état et du roi.
Quoi ! leur coupable audace est encore impunie !
Ils vivent étrangers dans leur propre patrie.
Ils se sont affranchis des tributs solennels
Que partout les chrétiens acquittent aux autels.
Riches de nos bienfaits, mais possesseurs avides,
Ils repoussent loin d'eux le fardeau des subsides.
Dangereux ennemis et perfides sujets,
Sans cesse ces guerriers formaient d'affreux projets ;

Et s'ils ont quelquefois combattu pour la France,
Ils voulaient par leur gloire affermir leur puissance.

LE CHANCELIER.

Le roi depuis long-temps est irrité contr'eux;
Ses soupçons surveillaient leurs complots ténébreux.
Nous avons découvert qu'un pacte affreux, impie,
A remplacé les lois de la chevalerie;
Dans leurs rites secrets blasphémant l'Éternel,
Pour renverser le trône ils attaquaient l'autel (1).
La vengeance du roi serait terrible et prompte;
Mais ce sont des Français, il veut cacher leur honte;
Il se borne à détruire un ordre dangereux:
Qu'ils se montrent soumis, il sera généreux.

LE MINISTRE.

Non, plus de templiers! tous ont cessé de l'être
Alors que sous le joug d'un vainqueur et d'un maître,

(1) L'accusation contre les templiers supposait que d'après les nouveaux statuts qui avaient remplacé l'ancienne règle de l'ordre, le chevalier récipiendaire était obligé de renier Jésus-Christ, de cracher sur la croix, et de souffrir des libertés criminelles qui devaient autoriser ensuite la dépravation de ses mœurs. (Voyez *les cent vingt-sept chefs d'accusation que Clément V publia contre eux.*)

Leurs revers éclatants ont pour jamais livré
Et Solyme, et le temple, et le tombeau sacré.

LE CHANCELIER.

Le roi veut une entière et prompte obéissance;
Il exerce les droits de sa toute-puissance:
Malheur à ces guerriers s'ils osent résister!

LE MINISTRE.

Ils lui résisteront; pouvez-vous en douter?
Nous aurons à venger l'honneur du diadême.
Qui frappera les coups?

LE CHANCELIER.

L'inquisiteur lui-même.

LE MINISTRE.

Il est notre ennemi. Quand nos hardis succès
Contre la cour de Rome animaient les Français,
Lui seul, du Vatican (1) défenseur téméraire,
Exhalait contre nous une injuste colère;
A ses yeux, nos succès étaient des attentats:
Il prêche le pardon, mais ne pardonne pas.

LE CHANCELIER.

Apprenez nos desseins: sûr de votre prudence,
Le prince m'autorise à cette confidence.

---

(1) Le Vatican bâti dès le 5e. siècle fut beaucoup agrandi par Nicolas III, dans le 13e. siècle.

La mort avait frappé le pontife romain;
L'intrigue, retardant un choix trop incertain,
Alarmait à la fois Rome et l'Europe entière;
Dans les temples, partout l'encens et la prière
Demandaient que le ciel daignât dicter un choix
Qui satisfît enfin les peuples et les rois.
Un prêtre fut élu : vous ignorez vous-même
Qu'au crédit de Philippe il dut ce rang suprême.
Philippe, loin de nous, l'appelant en secret (1),
De ses soins tout-puissants lui promet le bienfait,
L'éblouit de l'éclat de la triple couronne (2).
Le prêtre ambitieux s'attendrit et s'étonne;
Futur pontife, il tombe aux genoux de son roi.
On apporte aussitôt le livre de la foi :

---

(1) L'entrevue et la convention entre le roi et Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, depuis pape sous le nom de Clément V, eurent lieu dans une abbaye, proche Saint-Jean-d'Angely, en 1305.

(2) Boniface VIII, mort deux ans auparavant, est le premier pape dont on trouve un monument qui représente le pontife paré de la triple couronne; quoique l'on pût établir que c'est postérieurement que les papes en ont fait l'un de leurs ornements, les prétentions exagérées et orgueilleuses de Boniface VIII permettent de croire qu'il donna le premier l'exemple de porter la triple couronne.

Qu'on abuse aisément des choses les plus saintes!
Politique profond, le roi montre des craintes,
Exige des serments; l'autre jure soudain;
Des templiers alors on règle le destin.
S'ils outragent du roi l'autorité suprême,
Rome doit les juger, les punir elle-même.
J'attendais le grand-maître; il s'avance vers moi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GRAND-MAITRE, LAIGNEVILLE.

LE CHANCELIER.

Je viens vous annoncer les volontés du roi.
De ce vaste palais les superbes portiques
Ont cessé d'étaler vos titres magnifiques.
En tous lieux désormais, vous et tous vos guerriers,
Vous ne paraîtrez plus qu'en simples chevaliers;
Déjà de votre sort vous vous doutez peut-être.

LE GRAND-MAITRE.

Je l'attends sans effroi.

LE CHANCELIER.

Vous n'êtes plus grand-maître.

LE GRAND-MAITRE.

Qui l'a jugé?

LE CHANCELIER.

Le roi.

LE GRAND-MAITRE.

Mais l'ordre entier?...

LE CHANCELIER.

N'est plus.

LE GRAND-MAITRE.

Croirai-je?...

LE CHANCELIER.

Épargnez-vous des regrets superflus;
Obéissez au prince; il l'espère, il l'ordonne.

LE GRAND-MAITRE.

Mais en a-t-il le droit? Quel titre le lui donne?
Mes chevaliers et moi, quand nous avons juré
D'assurer la victoire à l'étendard sacré,
De vouer notre vie et notre saint exemple
A conquérir, défendre et protéger le temple,
Avons-nous à des rois soumis notre serment?
Non, Dieu préside seul à cet engagement.

Le roi l'ignore-t-il? C'est à vous de l'instruire :
Le seul pouvoir qui crée a le droit de détruire.
Le prince m'entendra, je vais auprès de lui;
Il faut....

LE MINISTRE.

Dans ce palais il arrive aujourd'hui;
C'est ici seulement qu'il voudra vous entendre.

LE GRAND-MAITRE.

Non, je cours le chercher.

LE MINISTRE.

J'ose vous le défendre.

LE GRAND-MAITRE.

Comment!

LE MINISTRE.

Nul chevalier ne sort de ce palais.

LE GRAND-MAITRE.

C'est vous qui l'annoncez!

LE MINISTRE.

J'ai des ordres exprès.

LE GRAND-MAITRE.

Le roi peut contre nous s'armer de sa puissance;
Nous joindrons à nos droits ceux de notre innocence.

Quels que soient les projets qu'on forme contre nous,
Il importe au monarque, et, le dirai-je? à vous,
A vous qui disposez de son pouvoir auguste,
Qu'on cesse à notre égard un traitement injuste.
Ce n'est pas que le roi nous puisse humilier;
Mais que ses serviteurs se gardent d'oublier
Qu'en ce palais encore ils parlent au grand-maître
Oui, je le suis toujours, je saurai toujours l'être.

LE CHANCELIER.

De résister au roi prévoyez le danger.

LE GRAND-MAITRE.

Portez-lui ma réponse au lieu de la juger.

(Il se retire avec Laigneville.)

SCÈNE III.

LE CHANCELIER, LE MINISTRE.

LE CHANCELIER.

Sa haine et sa fureur cessent de se contraindre;
S'ils ne périssent pas, nous avons tout à craindre.

LE MINISTRE.

Sans doute ces guerriers sont à craindre pour nous:
Moi-même n'ai-je pas éprouvé leur courroux?

Des Français dévoués au prince, à la patrie,
Ils menaçaient sans cesse et l'honneur et la vie;
Vous vous en souvenez. Ce palais autrefois
Gardait tous les trésors de l'état et des rois;
Il fallut s'affranchir de cette dépendance
Honteuse pour le prince et funeste à la France;
Ces guerriers résistent: leurs complots furent vains;
Et le trésor public échappa de leurs mains (1).
Mais ils dirent au roi que ma coupable audace,
De mes propres abus voulait cacher la trace;
Mille voix s'élevaient pour me calomnier:
Enfin, je fus réduit à me justifier.
Mon succès irrita leur vengeance perfide.
Quand mon fils demanda la main d'Adélaïde,
Quand la reine daignait protéger leur bonheur,
La cour de cet hymen m'eût envié l'honneur.
Jeune, aimable, vaillant, mon fils avait su plaire,
Et le bonheur du fils eût fait l'orgueil du père.
Cet hymen, que le roi permet en ce moment,
Ne pouvait obtenir son auguste agrément.
Mon fils désespéré s'éloigna de la France;

(1) En France et en Angleterre les palais du Temple gardaient les trésors des Rois.

À peine il reparaît après sa longue absence.
Je découvre aujourd'hui, j'apprends que contre moi
Les templiers alors animèrent le roi;
Je ne mêlerai point les droits de ma vengeance
Aux intérêts publics du prince et de la France;
Mais de ces intérêts si nous sommes chargés,
Le monarque et l'état seront bientôt vengés.

LE CHANCELIER.

De tous les chevaliers la haine redoutable
Chaque jour contre nous devient plus implacable.

LE MINISTRE.

Jaloux de mon pouvoir, rivaux de mon crédit,
Si le roi m'encourage, ou la cour m'applaudit,
De leur haine soudain éclate le murmure:
Chacun de mes succès leur paraît une injure.
Et moi, des templiers ennemi sans retour,
J'osai les accuser, les poursuivre à mon tour.
De leurs vils attentats votre active prudence
Enfin a préparé la preuve et la vengeance.

LE CHANCELIER.

L'inquisiteur partout a des agents secrets;
S'il devait seulement venger nos intérêts,

On pourrait suspecter sa promesse et son zèle;
Mais lorsqu'il doit punir, croyez qu'il est fidèle.
On vient.... c'est le monarque.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE ROI, MARIGNI fils, SUITE DU ROI.

LE ROI *au ministre.*

Annoncez à ma cour
Que ce palais sera désormais mon séjour (1).

LE MINISTRE.

Chacun auprès de vous s'honore d'y paraître;
La cour s'empressera....

LE ROI *au chancelier.*

Parlez-moi du grand-maître.
Souscrit-il à son sort?

LE CHANCELIER.

Sire, je suis confus
D'avoir subi pour vous l'orgueil de ses refus.

---

(1) Le même jour que les templiers furent arrêtés, le roi se saisit du Temple, y alla loger, y mit son trésor et les chartres de France. (*Dupui, p.* 10.)

LE MINISTRE.

Si les armes pouvaient appuyer sa querelle,
Sans doute nous aurions à combattre un rebelle;
Mais votre garde entoure et remplit ce palais,
Et d'une vaine audace arrête les projets.

LE ROI.

Je l'avoûrai, long-temps j'ai refusé de croire
Que tant de chevaliers, émules de ma gloire,
Se fussent avilis par l'horrible attentat
D'insulter à l'église et de trahir l'état;
Je n'osais démentir leur noble renommée.
Marigni, votre fils revient de l'Idumée;
J'ai su qu'à côté d'eux il avait combattu;
Qu'il parle, que peut-il attester?

MARIGNI fils.

Leur vertu.
Sire, pardonnez-moi ce langage sincère,
Je dis la vérité, je ne puis vous déplaire.

LE MINISTRE.

Quoi! mon fils, lorsqu'ils sont accusés par le roi!

LE ROI.

Qu'il parle, je le veux.

MARIGNI fils.

Vous l'exigez de moi;
Je remplis un devoir, lorsque je rends hommage
Au dévoûment pieux, aux vertus, au courage.
J'admirai dans les camps ces braves chevaliers;
Chrétiens toujours soumis, intrépides guerriers,
De tous les malheureux protecteurs charitables,
C'est aux seuls musulmans qu'ils étaient redoutables.
Sire, dans les périls les a-t-on vus jamais
Payer de leur honneur ou la vie, ou la paix?
S'ils ne peuvent toujours obtenir la victoire,
Ils obtiennent du moins la véritable gloire,
Que leur zèle poursuit en tout temps, en tout lieu;
Ils meurent pour leur roi, leur patrie et leur Dieu.
Dans les murs de Saphad (1) une troupe enfermée,
Ne pouvant plus combattre une nombreuse armée,
Se rend; et le vainqueur, lâchement irrité,
Malgré le droit des gens, jusqu'alors respecté,
Veut que les chevaliers renoncent à leur culte;
Mais il prodigue en vain la menace et l'insulte;
En vain par ses bourreaux il les fait outrager;

(1) Le fait est historique.

Intrépides encor dans ce nouveau danger,
Tous marchent à la mort d'un pas ferme et tranquille;
On les égorgea tous : sire, ils étaient trois mille.
Et lorsque, combattant sur les bords du Jourdain,
Un grand-maître resta captif de Saladin;
Frappé de ses vertus, les égalant peut-être,
Le sultan proposait d'échanger le grand-maître;
Déjà les chevaliers souscrivaient un traité.
« J'ai condamné ma vie à la captivité (1),
» Leur dit ce digne chef, en répandant des larmes,
» Le jour où la victoire abandonna nos armes,
» On me chargea de fers, quand je voulais périr :
» De mon malheur du moins je saurai me punir;
» Je garderai mes fers; ils pourront vous apprendre
» Que vous devez mourir plutôt que de vous rendre;
» Instruits par mes revers, vous n'hésiterez pas
» De périr avec gloire au milieu des combats. »
Voilà de quels exploits leur courage s'honore;
Voilà ce qu'ils ont fait, ce qu'ils feraient encore.

LE ROI.

Vous vantez leur valeur ! tous les jours un soldat
S'immole obscurément au salut de l'état;

(1) Historique.

Et souvent un guerrier qui se couvrit de gloire,
Rapporte dans nos cœurs l'orgueil de la victoire :
Ainsi les templiers, trop fiers de leur valeur,
Même en servant l'état méditaient son malheur.
Bientôt vous connaîtrez leurs complots redoutables.

LE MINISTRE.

Il aidera lui-même à punir les coupables.

LE ROI *au ministre et au chancelier.*

C'est le trône et l'autel qu'il s'agit de venger.
Mais quand notre prudence écarte le danger,
Prenez soin qu'on ne puisse accuser ma mémoire.

LE CHANCELIER.

Nous voulons vous venger et servir votre gloire.

LE ROI.

Que la France, l'Europe et la postérité
(Disent : Ils ont péri, ~~mais ils~~ l'ont mérité.
Quelques faits éclatants ont illustré mon règne ;
Il faut que l'étranger me respecte ou me craigne,
Le Français me chérit, depuis qu'en nos états,
Où délibéraient seuls les grands et les prélats,

Le premier, j'ai du peuple introduit le suffrage (1);
Le peuple dans nos lois honore son ouvrage.
Le pontife romain, hardi dans ses projets,
Ne voyait dans les rois que des premiers sujets:
Un prêtre de nos lois se prétendait l'arbitre.
J'ai bravé son audace, en respectant son titre;
Et tandis que le bruit de ses foudres sacrés
Épouvantait encor les peuples égarés,
Moi, discutant les droits de l'autel et du trône,
J'ai contre la thiare élevé la couronne,
Et d'un pontife altier réprimant les vains droits,
J'aurai de sa tutelle affranchi tous les rois (2).

---

(1) Philippe-le-Bel admit le tiers-état dans l'assemblée des *états-généraux*, ainsi nommés depuis la réunion des trois ordres, en 1302.

(2) Voyez le recueil : *Acta inter Bonifacium VIII et Philippum pulchrum regem christ.* — L'histoire des différends de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII.

Boniface VIII et Clément V ont été jugés sévèrement par le Dante qui, dans les 19e. et 27e. chants de sa *Divina comedia*, les place tous les deux dans l'enfer.

Diverses éditions de la *Divina comedia* ont été dédiées aux papes. Celle de 1544, in-4°., à Paul III; celle de 1564, in-fol., à Pie IV; celle de 1732 à Clément XII.

Les exploits d'Édouard menacent-ils la France ?
Il expie aussitôt sa superbe imprudence.
L'Anglais fuit, et laissant nos rivages déserts,
Met entre nous et lui la barrière des mers.
Aux flots de l'océan il demande un asile;
La terreur de mon nom le poursuit dans son île;
Justement effrayé de mes hardis projets,
En vassal de ma gloire, il accepte la paix (1).
Si les Flamands d'abord vainquirent mon armée,
J'ai fait de leurs succès taire la renommée;
Moi-même, combattant dans les plaines de Mons,
J'ai du jour de Courtrai réparé les affronts;
Jusqu'au pied des autels consacrant ma victoire,
Un monument pieux en garde la mémoire (2);

---

(1) Philippe chassa les Anglais du continent; il entreprit une grande expédition contre l'Angleterre; la flotte française débarqua au port de Douvres, sous le commandement de Mathieu de Montmorency et de Jean d'Harcourt.

(2). Après la bataille de Mons en Puelle, le roi vainqueur, disent quelques historiens, entra à cheval dans l'église de Notre-Dame de Paris: il avait les mêmes armes et le même cheval dont il s'était servi dans le combat. En mémoire de cet acte de piété, on érigea dans l'église la statue équestre de ce roi. Elle a été détruite depuis peu d'années.

Et mes exploits peut-être ont déjà mérité
D'obtenir un regard de la postérité.
Ainsi, quand nous vengeons les droits du diadème,
Honteux de mes succès j'en gémirais moi-même,
Si jamais on pouvait accuser mon courroux
D'avoir aux templiers porté d'injustes coups.
Ah! je préférerais, noblement téméraire,
Provoquer aux combats leur audace guerrière,
D'une lente victoire affronter le danger,
Les attaquer en roi, combattre et me venger.
Qu'une dernière fois le conseil se rassemble;
Quelque puissant qu'il soit, que tout coupable tremble.
Mais, d'après vos avis, si nous reconnaissons
Que nous n'avions contr'eux que d'injustes soupçons,
Je veux avec honneur moi-même les absoudre;
Il est encore temps de retenir la foudre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIGNI fils, *seul.*

ADÉLAÏDE! ô ciel! devais-je te revoir?
Je n'ai fait qu'irriter mon affreux désespoir.
En m'aimant, tu crois suivre un penchant légitime;
O malheur! notre hymen désormais est un crime.
Quel funeste secret il faut te révéler!
Ah! je ne puis me taire et frémis de parler.
Expliquons-nous : l'honneur, le devoir, tout l'ordonne.
La reine en cet instant m'appelle au pied du trône;
Protégeant notre hymen, vient-elle m'annoncer
Un destin qui jadis.... Je la vois s'avancer.

SCENE II.

LA REINE, SUITE, MARIGNI fils.

LA REINE.

Depuis long-temps je dois récompenser le zèle
D'un guerrier généreux et d'un sujet fidèle;

D'Adélaïde enfin soyez l'heureux époux,
Son bonheur désormais ne dépend que de vous.
Marigni, j'ai voulu vous l'annoncer moi-même.
Lorsque l'hymen m'offrit un nouveau diadème,
J'acceptai (mais sans nuire à mes premiers sujets)
La gloire de régner sur le peuple français.
On exigeait en vain qu'une telle alliance
Asservît la Navarre aux destins de la France;
Du sort de mes états mon cœur fut trop jaloux
Pour les abandonner au sceptre d'un époux (1).
De leur bonheur futur sagement inquiète,
Je voulus par moi-même acquitter cette dette;
Je régnai sans partage, et tous les Navarrois
Ont respecté, chéri la fille de leurs rois.
Leur bonheur fait le mien, et je vous le confie;
Conduisez auprès d'eux une épouse chérie,
Gouvernez en mon nom mes fidèles sujets,
Et qu'ils mettent mon choix au rang de mes bienfaits.

MARIGNI fils.

Reine illustre! la France, et la cour, et l'armée,
Retentiront toujours de votre renommée;

(1) Jeanne de Navarre gouvernait elle-même son royaume, quoique reine de France.

Les Français triomphants, les ennemis vaincus,
Honorent votre gloire, admirent vos vertus.
Le peuple, dont vos soins adoucissent la peine,
Connaît à vos bienfaits que vous êtes sa reine;
Votre sexe par vous montre l'art de régner;
Vous savez à la fois combattre et gouverner.
Quel destin vous m'offrez! quoi! du haut de ce trône
Où la gloire s'assied, que la pompe environne,
Vos augustes regards descendent jusqu'à moi!
Disposez de mon zèle, et comptez sur ma foi.
Ah! que ne puis-je, aimé d'une épouse chérie,
Seconder vos desseins, leur consacrer ma vie,
Faire régner pour vous les vertus et l'honneur?
Mais je ne suis point né pour un pareil bonheur.

LA REINE.

Qu'entends-je, Marigni! votre refus m'étonne.
Quoi! lorsque mes bontés vous rapprochent du trône,
Lorsque votre vertu servirait mes projets,
Vous dédaignez....

MARIGNI fils.

O reine!

LA REINE.

Expliquez-vous.

MARIGNI fils.

Jamais.

LA REINE.

Quel motif?

MARIGNI fils.

Un secret....

LA REINE.

Ah! parlez, je l'exige.

MARIGNI fils.

Hélas! si vous saviez....

LA REINE.

Je l'ordonne, vous dis-je.

MARIGNI fils.

Eh bien! connaissez donc mon désespoir affreux;
Vous me plaindrez; mon sort sera moins malheureux.
Du prince de Béarn j'aimai l'illustre fille;
Je fus aimé, j'obtins l'aveu de sa famille.
Mais le roi (pardonnez si je m'en plains à vous)
Offrit Adélaïde aux vœux d'un autre époux.
Pouvais-je être témoin de ce triste hyménée,
Qui devait à jamais la rendre infortunée?
Je déserte la cour, je m'exile soudain;
Je m'éloigne et parviens aux rives du Jourdain;

Au milieu des périls que j'affronte avec gloire,
Je demande la mort et j'obtiens la victoire;
Partout mon désespoir assurait mes succès.
Je guidais aux combats ces chevaliers français,
Qui, pour venger Sion, combattent l'infidèle:
Hélas! ces chevaliers, pour honorer mon zèle,
Vainement de lauriers couronnent ma valeur,
La gloire est sur mon front, le deuil est dans mon cœur.
Séparé de mon père, absent de ma patrie,
Désespéré, pleurant une amante chérie,
Dans mes tristes regrets n'osant même en parler,
Je crus que Dieu lui seul pouvait me consoler.
On sait à quels devoirs les défenseurs du temple
Consacrent saintement leur vie et leur exemple;
Parmi ces chevaliers je comptais des amis;
Dans leurs rangs belliqueux je consens d'être admis,
Et bientôt un serment, funeste, irrévocable....

LA REINE.

Irrévocable! ô ciel!

MARIGNI fils.

Épargnez un coupable.
Aux marches de l'autel prosterné chaque jour,
Je demandais à Dieu d'éteindre mon amour.

Insensé ! de mes pleurs baignant le sanctuaire,
Je tremblais que le ciel n'exaucât ma prière.
Cependant, soutenu de secours étrangers,
L'ennemi tout à coup ramène les dangers,
Porte jusqu'en nos murs la flamme et le carnage.
Nos chevaliers au nombre opposent le courage;
Vains efforts! jour affreux! nul n'accepte des fers.
La gloire a raconté nos illustres revers:
Je survis presque seul. Cette triste journée
A mes yeux tout à coup change ma destinée.
Je vois que les amis témoins de mes serments
Ont péri sous les coups des vainqueurs musulmans;
La flamme a dévoré les sacrés caractères
De mes serments écrits témoins dépositaires;
Mon funeste secret n'est connu que de moi;
Adélaïde encor me conservait sa foi;
De fidèles avis m'en donnaient l'assurance;
Je pars au même instant, je vole vers la France.
Vous ferai-je l'aveu des transports d'un amant,
Du projet insensé de trahir mon serment?
Déserteur de l'autel et chevalier perfide,
J'osais prétendre encore au cœur d'Adélaïde.
Tout servait à la fois et secondait mes vœux.
Je vois les templiers proscrits et malheureux,

Un généreux remords a ranimé mon zèle :
Au jour de leurs revers je leur serai fidèle ;
Et je ferai céder, malgré mon désespoir,
L'amour à la vertu, le bonheur au devoir.

LA REINE.

Oui, le ciel vous appelle à servir l'innocence.
Des chevaliers proscrits vous prendrez la défense ;
Vous les assisterez dans leur pressant danger ;
Je les crois innocents, j'ose les protéger.

MARIGNI fils.

Quoi ! vous-même !... Pour moi quel exemple sublime !

LA REINE.

Je me range toujours du parti qu'on opprime.
Vous me seconderez ; j'aurai soin cependant
Que vous ne hasardiez qu'un courage prudent,
Votre fatal secret vous appartient encore ;
Il faut qu'Adélaïde elle-même l'ignore ;
Il faut le taire au prince, à votre père, à tous.
Je sais pour quel dessein le roi compte sur vous ;
J'apprends, mais en secret, que dans ce jour peut-être,
Tous seront arrêtés, chevaliers et grand-maître :
De ces braves guerriers on craint le désespoir,

(Et de les arrêter on vous fait un devoir :)
Ne refusez pas.

MARIGNI fils.

Moi !

LA REINE.

Votre père a d'avance
Annoncé votre zèle et votre obéissance.

MARIGNI fils.

Mon père vainement s'est engagé pour moi ;
Mes refus braveraient et mon père et le roi.

LA REINE.

Vous livrez ces proscrits à la haine implacable !
Prévoyez donc leur sort.

MARIGNI fils.

Qu'un autre en soit coupable.

LA REINE.

Moi qui veux les sauver, je tremble, je frémis,
S'ils sont abandonnés à leurs vils ennemis.
Quand l'envie et la haine accablent l'innocence,
Lui refuserez-vous votre noble assistance ?
Ah ! combien j'applaudis ces mortels généreux
Qui, redoublant de zèle en des temps malheureux,

Des rigueurs de la loi ministres magnanimes,
Sans trahir le pouvoir consolent ses victimes !

MARIGNI fils.

A ces infortunés je promets mon secours ;
Je puis, je dois pour eux sacrifier mes jours ;
Mais que des oppresseurs je paraisse complice !
Non, vous n'exigez pas ce cruel sacrifice.

LA REINE.

C'est l'unique moyen de veiller sur leur sort ;
Pensez que d'autres mains les livrent à la mort.
Ils connaîtront par vous que je prends leur défense :
Faites dans leur prison descendre l'espérance.
Vous seul pouvez servir les desseins généreux
Que la vertu, l'honneur m'inspireront pour eux.
Je ne m'explique pas.... Cédez, je vous l'ordonne.
S'il faut que leur prière arrive jusqu'au trône,
C'est vous seul, quel emploi digne de votre cœur !
C'est vous qui plaiderez la cause du malheur.
A détromper le roi moi-même je m'engage,
Et dans ce grand revers j'exige un grand courage.
Des mortels généreux vous craignez les mépris :
Leur estime est sacrée, et j'en connais le prix.

Mais c'est de la vertu le dévoûment sublime,
Quand, pour faire le bien, nous perdons cette estime.
Non, vous n'hésitez plus.... Je vais auprès du roi,
Et mes ordres bientôt vous attendront chez moi.

SCÈNE III.

MARIGNI fils, *seul.*

O ciel! qu'exige-t-on? Notre cause est commune;
Nous sommes compagnons de gloire et d'infortune;
Avec eux je devrais et combattre et mourir.
Mais la reine pourtant voudrait les secourir:
Que dis-je? elle protège et leur vie et leur gloire:
Sa vertu m'a parlé, puis-je ne pas l'en croire?
C'est trop délibérer, servons ces malheureux;
Je cède à mon destin qui m'entraîne auprès d'eux.
Hélas! pour secourir l'innocence opprimée,
Je donnerais mon sang.... donnons ma renommée.
O pénible vertu! faudra-t-il en ce jour
Te sacrifier tout, gloire, espérance, amour?...

SCENE IV.

LE MINISTRE, MARIGNI fils.

LE MINISTRE.

Le monarque permet que ton hymen s'apprête ;
Sa présence et ses dons embelliront la fête.
Mérite, ô mon cher fils ! les bontés de ton roi ;
Que ton zèle soit digne et du trône et de moi.
Des templiers proscrits embrassant la défense,
Tu t'es rendu coupable au moins d'une imprudence ;
Mais je l'ai réparée, et le roi t'a permis
De servir ses projets contre nos ennemis.
Je crains leurs partisans, je crains le connétable :
On s'agite en faveur de cet ordre coupable ;
Il faut intimider et la cour et Paris ;
Nous voulons tout à coup enchaîner les proscrits,
Et de leur résistance éviter le scandale.
Expiant de mon fils l'imprudence fatale,
Je viens de demander et d'obtenir pour toi
L'honneur de diriger la vengeance du roi.

MARIGNI fils.

O mon père !

LE MINISTRE.

Obéis à cet ordre suprême:
Refuser c'est te perdre, et me perdre moi-même.

SCENE V.

LES MÊMES, LE ROI, LE CHANCELIER.

LE ROI.

Eh bien! des templiers l'indomtable fierté
Fléchira-t-elle enfin devant ma volonté?
Ou, par une coupable et vaine résistance,
Appellent-ils sur eux l'éclat de ma vengeance?

LE MINISTRE.

Moi-même j'ai rempli ce message important:
Tous se sont devant moi rassemblés à l'instant.
« Des lieux, leur ai-je dit, où brilla votre gloire,
» Vous êtes à jamais bannis par la victoire;
» Et depuis vos revers l'ordre n'existait plus:
» Vous perdîtes vos droits quand vous fûtes vaincus.
» Obéissez enfin, votre intérêt l'ordonne.
» Accusés de trahir et l'autel et le trône,
» Quand on peut vous livrer au glaive de la loi,
» C'est vous justifier que d'obéir au roi.

» Un coupable refus vous perd, je vous l'annonce. »
Je ne vous parle point, sire, de leur réponse,
Ni des discours hautains qu'ils ont osé tenir;
Il ne faut désormais songer qu'à les punir.

LE ROI.

Non, je n'hésite plus. Leur fierté criminelle
Aux bienfaits du monarque est encore rebelle!

LE CHANCELIER.

Ces refus insolents vous expliquent assez
De quels affreux périls nous étions menacés;
Vous n'en avez que trop retardé la vengeance.

LE ROI.

Je la dois à l'église, à l'Europe, à la France.
Partout les templiers menacent à la fois
Le bonheur des sujets, l'autorité des rois.
Voyez dans l'Arragon leur vigilante adresse
D'Alphonse vieillissant suborner la faiblesse;
Des droits de sa couronne il les nomme héritiers (1).
Quel orgueil enivrait ces superbes guerriers!

(1) Alphonse Ier., roi d'Arragon et de Navarre, se voyant sans postérité, avait, par son testament, nommé les templiers et les hospitaliers pour ses suc-

De la gloire des rois leur audace rivale,
Sous le dais, sur le trône eût assis le scandale,
Si le peuple, les grands, et le vœu de la loi
N'eussent créé contre eux un légitime roi.
Que les bienfaits publics aient excité leur zèle,
Tandis que leur bravoure attaquait l'infidèle,
Il le fallait alors. Leurs exploits glorieux
Détournaient de l'Europe un torrent furieux;
Contre le musulman ils servaient de barrière.
Mais il a terrassé leur audace guerrière,
L'Orient reconnaît un vainqueur menaçant,
Et l'étendard sacré fuit devant le croissant.
Les nombreux templiers que la victoire exile
Espèrent dans l'Europe obtenir un asile.
On les verrait d'abord dociles et soumis;
Mais bientôt relevant leurs projets ennemis,
Dès qu'ils auraient fondé les droits de leur puissance,
Ils s'armeraient encor de leur indépendance.

LE CHANCELIER.

La thiare insultait au sceptre de nos rois;
Comment ces chevaliers vengèrent-ils vos droits?

---

cesseurs aux couronnes de Navarre et d'Arragon; mais les deux nations se choisirent d'autres souverains.

Le dirai-je? en public, le faste de leur zèle
Par des discours pompeux servait notre querelle;
En secret leurs trésors, leur crédit redouté
Du pontife romain excitaient la fierté (1).

LE ROI.

S'ils outrageaient ainsi l'honneur du diadème,
Dans leurs rites secrets l'audace et le blasphème,
Insultant l'Éternel et méprisant ses lois,
Contre lui s'exerçaient à détrôner les rois.
L'Europe n'attendait qu'un signal, je le donne;
Soudain les autres rois, s'ils sont dignes du trône,
Voudront punir le crime et venger leur affront:
Nul n'eût donné l'exemple, et tous l'imiteront (2).
(*Au Ministre.*)
Votre fils est-il prêt? C'est avec confiance....

LE MINISTRE.

Du zèle de mon fils j'ai donné l'assurance;

(1) Dans les débats entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, les templiers parurent prendre le parti du roi; mais on les soupçonna d'avoir appuyé en secret l'audace du pape.

(2) Philippe-le-Bel provoqua par son exemple et par ses exhortations tous les autres princes de l'Europe à poursuivre les templiers.

Je veillerai sur tout; je réponds du succès.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, le connétable entre dans ce palais;
Il demande l'honneur d'être admis.

LE ROI.

Qu'il paraisse.

SCENE VII.

LES MÊMES, hors L'OFFICIER.

LE MINISTRE *au roi.*

Au sort des templiers je sais qu'il s'intéresse.
Vous verrez à vos pieds leurs amis, leurs parents:
Quand les coups tomberaient même sur nos enfants,
L'intérêt de l'état commande qu'on punisse:
Intercéder pour eux, c'est être leur complice.

MARIGNI fils.

Ah! mon père, souffrez....

LE MINISTRE.

Vous, mon fils, suivez-moi;
Je vous expliquerai les volontés du roi.

(Il sort et emmène son fils.)

SCENE VIII.

LE ROI, LE CHANCELIER, LE CONNÉTABLE.

LE CONNÉTABLE.

Sire, vous permettrez qu'un serviteur fidèle
Vous offre en cet instant la preuve de son zèle.

LE ROI.

Connétable, parlez.

LE CONNÉTABLE.

Le chef de vos guerriers
Défendra devant vous l'honneur des templiers.
S'il faut juger de tous, sire, par le grand-maître,
Aucun d'eux n'est coupable, ils ne peuvent pas l'être.
A mes côtés souvent leur chef a combattu;
Les ennemis et moi connaissons sa vertu.
Généreux à la cour, intrépide à l'armée,
Il jouit d'une illustre et digne renommée;

La haine le poursuit, mais il est innocent;
J'oserais le défendre au prix de tout mon sang.
Daignez....

LE ROI.

Je suis surpris, j'ai quelque droit de l'être:
Pour la première fois vous louez le grand-maître;
Vous n'en aviez jamais parlé comme aujourd'hui.

LE CONNÉTABLE.

Sire, ses actions parlaient assez pour lui.
Je sais qu'en cet instant on craint de le défendre,
Et j'aime à le louer, quand il ne peut m'entendre.
J'admirais le grand-maître au milieu des combats;
Sire, je l'imitais et ne le vantais pas.
Mais il est malheureux, j'offre mon témoignage;
J'atteste ses vertus, son zèle, son courage;
Aucun de vos guerriers, capitaine ou soldat,
Plus que lui ne chérit et son prince et l'état.
Dois-je vous rappeler ses exploits honorables?

SCENE IX.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Sire, bientôt mon fils arrête les coupables;

Vous pouvez les livrer sans crainte et sans danger,
Au tribunal sacré choisi pour les juger.
Je vous promets la preuve et l'aveu de leurs crimes.

LE CONNÉTABLE.

Ce sont des accusés et non pas des victimes;
C'est donc aux seuls Français, ministres de la loi,
De venger, s'il le faut, la patrie et le roi.
On donnerait pour juge un prêtre inexorable!

LE ROI.

Partout où ses regards rencontrent un coupable,
Le devoir de ce juge est de le condamner:
Les rois sont plus heureux; ils peuvent pardonner.
Ces guerriers insultaient notre sainte croyance;
C'est à l'inquisiteur de juger cette offense;
Oui, lui seul doit punir ces horribles forfaits;
C'est le vœu de la loi, c'est celui des Français.
Ces ministres sacrés, dont l'austère franchise,
Devant le souverain, parle au nom de l'église,
Ces premiers magistrats, dont l'éloquente voix
M'implore au nom du peuple ou m'expose ses droits,
Tous mes sujets enfin dénoncent de grands crimes;
Je cède et dois céder à ces vœux unanimes.

(Au ministre.)

L'inquisiteur m'attend et demande à me voir ;
C'en est fait : employons son terrible pouvoir ;
D'un parti criminel déconcertons l'audace.

(Au connétable.)

L'aveu des accusés peut seul obtenir grâce.

SCENE X.

LE CHANCELIER, LE MINISTRE, LE CONNÉTABLE.

LE CONNÉTABLE.

C'est vous, dont les avis ont décidé le roi
A livrer ces guerriers au glaive de la loi !
Je vous le dis encore, ils ne sont pas coupables ;
De leur sort désormais vous êtes responsables.

LE MINISTRE.

Comme vous, nous songeons au salut de l'état ;
Vos avis prévaudront dans un jour de combat :
Élevé dans les camps, un guerrier magnanime
Refuse noblement de soupçonner le crime.

LE CONNÉTABLE.

Ici je le soupçonne et veux le prévenir.
Craignez de l'achever ? on pourrait le punir.

Dans le champ de l'honneur il nous faut du courage ;
Mais je vois qu'en ces lieux il en faut davantage :
Tel marche à l'ennemi sans être épouvanté ;
Qui n'ose dans les cours dire la vérité ;
Moi, j'oserai la dire.

(Il sort.)

SCENE XI.

LE MINISTRE, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

En vain il nous menace ;
Hâtons-nous, et bravons ses cris et son audace.

LE MINISTRE.

Peut-être un même jour verra tous ces proscrits
Accusés, détenus, condamnés et punis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-MAITRE, LAIGNEVILLE, MONTMORENCY, DIVERS TEMPLIERS.

LE GRAND-MAITRE.

Pour la dernière fois vous entendez peut-être
Celui que devant Dieu vous choisîtes pour maître.
Nous, qui nés et vieillis au milieu des combats,
Pouvons de l'Éternel nous dire les soldats,
Qui portions dans nos mains les foudres de la guerre,
Dieu nous livre aux fureurs des princes de la terre.
Oui, notre heure s'approche : amis, soumettez-vous;
Fléchissons sous le bras qui s'arme contre nous :
Quand la vertu subit la peine due au crime,
Du sage et du chrétien c'est l'épreuve sublime.
D'un funeste revers nous sommes menacés,
Mais si notre vertu nous reste, c'est assez.
Supportons noblement cette cruelle injure;
Je vous défends à tous jusqu'au moindre murmure,

Et vous obéirez. C'est en vain que les rois
Osent anéantir nos titres et nos droits;
Ils ne pourront jamais, dans leur toute-puissance,
Me ravir votre zèle et votre obéissance;
Ils briseraient envain le joug religieux :
Nos devoirs, nos serments sont écrits dans les cieux.
Lorsque Dieu nous éprouve, armons-nous de courage:
C'est à notre constance à braver cet orage.
Au milieu des dangers, j'espère vous offrir
L'exemple, la vertu, la gloire de souffrir.
Mais, si, dans ces dangers, la vertu du grand-maître
Cessait d'être un instant tout ce qu'elle doit être;
Oui, si vous me voyez chancelant, abattu,
Ne prenez plus conseil que de votre vertu;
Résistez, s'il le faut, à mes ordres suprêmes,
Je vous rends vos serments, soyez grands par vous-mêmes.
Vous me le promettez.

LAIGNEVILLE.

Qui pourrait se flatter
D'être digne de vous et de vous imiter?
O mon père! la foi que nous avons jurée,
Au jour de nos malheurs nous devient plus sacrée:
Obéir en silence est un premier devoir;
Tout vous sera soumis, même le désespoir.

LE GRAND-MAITRE.

O dignes chevaliers !

MONTMORENCY.

Tous obtiendront peut-être
La gloire de marcher sur les pas du grand-maître ;
Comptez sur leur constance et leur fidélité :
Tous pensent comme moi.

LE GRAND-MAITRE.

Je n'en ai pas douté ;
J'ai souvent éprouvé leur dévoûment sublime :
Eux-mêmes jugeront si mon cœur les estime.
Je croirais offenser l'honneur et l'amitié,
Si, par les vains égards d'une fausse pitié,
Je taisais plus long-temps à des cœurs magnanimes
Que de nos oppresseurs nous serons les victimes.
Le pontife romain aide nos ennemis ;
Son coupable serment l'avait déjà promis.
Il nous dénonce tous comme une secte impie :
L'oracle de la foi prêche la calomnie.
Nous mourrons.

LAIGNEVILLE.

Quel destin !

LE GRAND-MAITRE.

J'ai dû vous l'annoncer.
Quel est ce sombre effroi qui semble vous glacer?
Oui, nous mourrons : c'est peu que de perdre la vie;
Peut-être l'échafaud....

MONTMORENCY.

Ciel! quelle ignominie!

LAIGNEVILLE.

Idée affreuse! hélas! je ne puis la souffrir!...

LE GRAND-MAITRE.

Et que sera-ce donc quand il faudra mourir?

LAIGNEVILLE.

Mais avant de subir la honte du supplice,
N'avons-nous pas le droit d'attaquer l'injustice?

MONTMORENCY.

Nos parens, nos amis peuvent armer leurs bras;
Osons....

LE GRAND-MAITRE.

La vertu souffre et ne conspire pas.

Est-ce à nous d'attaquer un pouvoir légitime ?
Une révolte ! nous ? que ferait donc le crime ?
Sans honte et sans terreur subissons notre sort ;
Que l'horreur du supplice illustre notre mort
Nous laisserons de nous une auguste mémoire,
Et la postérité vengera notre gloire.
Mais on vient : renfermez ce trouble et cet effroi.

SCENE II.

LES MÊMES, MARIGNI fils, SOLDATS.

MARIGNI fils.

Chargé d'exécuter les volontés du roi,
Je m'acquitte à regret de ce devoir pénible ;
Croyez qu'à votre sort je sais être sensible.

LE GRAND-MAITRE.

Eh quoi ! sur nos malheurs on daigne s'attendrir !
Osez les annoncer ; nous saurons les souffrir.
Exécutez soudain les ordres qu'on vous donne,
Et croyez que mon cœur vous plaint et vous pardonne.
Qu'exigez-vous enfin de tous mes chevaliers ?

MARIGNI fils.

(*A part.*) (*Haut.*)
Oserai-je le dire ?... Ils sont mes prisonniers.

LE GRAND-MAITRE.

Forts de notre courage et de notre innocence,
Nous avons quelque droit de faire résistance;
Peut-être savez-vous avec quelle vertu
Ces braves chevaliers ont partout combattu....
Eh bien! entre vos mains chacun de nous se livre;
Chacun de nous est prêt et consent à vous suivre.

(Ils remettent leurs épées; les soldats les reçoivent, et se retirent au fond du théâtre.)

Mais ne nous cachez rien : annoncez notre sort;
Quel est-il ? la prison, l'exil, les fers, la mort ?
Nous vous obéirons.

MARIGNI fils.

O vertu que j'admire!

LE GRAND-MAITRE.

N'admirez que le ciel, c'est lui qui nous l'inspire.

MARIGNI fils.

Ah! combien je vous plains!

LE GRAND-MAITRE.

Plaignez ces courtisans
Qui, de tous nos malheurs coupables artisans,

Ont armé contre nous le courroux de leur maître;
Ils seront malheureux, ils méritent de l'être (1).

MARIGNI fils.

Croyez que vos amis détromperont le roi.

LE GRAND-MAITRE.

Je ne l'espère pas. Et qui l'oserait?

MARIGNI fils.

Moi.

Aux ordres de mon roi je dois l'obéissance,
Mais j'ose devant lui défendre l'innocence.
J'ai pris votre parti, je le prendrai toujours:
Ah! puissé-je sauver votre gloire et vos jours!

LE GRAND-MAITRE.

Mais à qui devons-nous tant de reconnaissance!
Qui daigne en cet instant prendre notre défense?
Nommez....

MARIGNI fils.

Je suis le fils d'un ministre du roi,
Marigni.

(1) Au commencement du règne suivant, Marigni père fut condamné à mort.

LE GRAND-MAITRE, *avec surprise, et ensuite avec retenue.*

Marigni !... c'est vous-même.

MARIGNI fils.

Mais quoi ?
Vos yeux....

LE GRAND-MAITRE.

De notre sort hâtez-vous de m'instruire.

MARIGNI fils.

Aux prisons du palais je devais vous conduire.

LE GRAND-MAITRE.

Vous direz donc au roi qui nous charge de fers,
Que loin de résister nous nous sommes offerts.
On peut dans les prisons entraîner l'innocence ;
Mais l'homme généreux, armé de sa constance,
Sous le poids de ses fers n'est jamais abattu ;
S'ils pèsent sur le crime, ils parent la vertu.
Où sont nos fers ? nos fers ?

MARIGNI fils.

Quelle honte m'accable!

LE GRAND-MAITRE.

Remplissez ce devoir.

MARIGNI fils.

Je serais trop coupable.

LE GRAND-MAITRE.

Vous désobéissez aux volontés du roi !

MARIGNI fils.

Je cesse d'obéir, c'est un devoir pour moi.

LE GRAND-MAITRE.

Vous qui le connaissez, redoutez donc sa haine.

MARIGNI fils.

Ah ! c'est trop la servir. Votre mort est certaine.

LE GRAND-MAITRE.

Obéissez toujours ! Non, nous n'espérons pas
Désarmer l'injustice, échapper au trépas.
Lorsque l'ordre n'est plus, qu'importe notre vie ?
Quand nous trouvons partout l'affreuse calomnie,
Si l'échafaud est prêt, c'est à nous d'y courir :
Que tout templier meure et soit fier de mourir.

MARIGNI fils.

Que tout templier meure !

LE GRAND-MAITRE.

Oui, je le dis encore,
Qui désire échapper déjà se déshonore;
Il est lâche, perfide, il trahit la vertu.
En vain jusqu'à ce jour il aurait combattu,
En vain il vanterait son nom et sa victoire,
Ce n'est plus qu'en mourant qu'il conserve sa gloire;
Oui, qu'il coure avec joie au-devant de son sort:
Que tout templier meure et soit fier de sa mort.

MARIGNI fils.

O ciel! un trait divin et m'éclaire et me touche;
C'est mon auguste arrêt qui sort de votre bouche:
Vos serments sont les miens; je tombe à vos genoux,
Et réclame l'honneur de mourir avec vous.
Sur moi de vos vertus que Philippe se venge:
Oui, je suis templier.

LE GRAND-MAITRE.

Je le savais.

MARIGNI fils.

Qu'entends-je?
Vous ne m'en parliez pas; vous vouliez m'éprouver?

LE GRAND-MAITRE.

Je priais en secret le ciel de vous sauver.

MARIGNI fils.

J'ai droit à vos périls.

LE GRAND-MAITRE.

O mon fils ! j'aime à croire
Que vous partageriez notre sainte victoire.

MARIGNI fils.

Je la partagerai sans doute, je suis prêt.

LE GRAND-MAITRE.

Chacun des chevaliers vous rend votre secret;
Vivez, portez encor le fardeau de la vie ;
Défendez notre gloire; oui, je vous la confie.
Vivez, et que le ciel daigne approuver mes soins :
Pour nos persécuteurs c'est un crime de moins.
Toi qui lis dans les cœurs, juge auguste et suprême !
Ma prière et mes vœux se taisent pour moi-même ;
Que les hommes en moi frappent un innocent,
Blessent ma renommée et répandent mon sang,
Soumis et résigné, je me tais et j'adore ;
Mais pour mes chevaliers permets que je t'implore.

Du joug des musulmans nous avions délivré
Le Jourdain, l'Idumée et le tombeau sacré.
Fête auguste! heureux jour où de la cité sainte
La prière et l'encens purifiaient l'enceinte!
Quand les murs consolés de l'antique Sion
Répondaient à nos chants consacrés de ton nom,
Lorsqu'aux pieds de l'autel où repose ta gloire
Ces modestes guerriers prosternaient leur victoire,
Je n'ai point demandé le prix de leur vertu.
Pour tes lois, pour ton nom, nous avions combattu;
C'était assez pour nous. Aujourd'hui ma prière
Ose te demander une grâce dernière :
Que je périsse seul, qu'ils vivent après moi;
J'espère qu'ils vivront toujours dignes de toi.
Oui, je m'offre pour tous, accepte la victime.

MARIGNI fils.

Grand Dieu! n'accepte pas ce dévoûment sublime.

MONTMORENCY.

Nous suivrons votre sort.

LAIGNEVILLE.

Oui, nous l'avons juré.

MARIGNI fils.

C'est pour nous un devoir, et c'est un droit sacré.

SCENE III.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Pourquoi ce long retard ? Soldats, qu'on obéisse.

MARIGNI fils.

Quoi ! vous achèveriez cette horrible injustice !

LE GRAND-MAITRE *aux chevaliers.*

Marchons.

MARIGNI fils *au grand-maître.*

Je vous suivrai désormais en tout lieu.

LE MINISTRE *à son fils.*

Vous offensez le roi !

MARIGNI fils.

Mais j'obéis à Dieu.

LE GRAND-MAITRE *à Marigni fils.*

Restez.... n'oubliez pas que c'est là votre père.

(Ils sont entourés de soldats, et sortent.)

SCENE IV.

LE MINISTRE, MARIGNI fils.

MARIGNI fils.

Pour ces infortunés...

LE MINISTRE.

Crains ma juste colère.
Quoi ! dans mon fils encore ils trouvent un soutien !
Lorsque l'inquisiteur....

MARIGNI fils.

Leur sort sera le mien.

LE MINISTRE.

Que t'importe leur sort ?

MARIGNI fils.

Aux champs de l'Idumée,
Témoin de leurs vertus et de leur renommée,
A ces dignes guerriers mes serments ont promis...
Faut-il vous l'avouer ?

LE MINISTRE.

Achève, je frémis....
Envers les templiers ta promesse t'engage ?

MARIGNI fils.

Moi-même je le suis....

LE MINISTRE.

O désespoir! ô rage!
Toi templier! Faut-il que je maudisse en toi
L'opprobre de mon sang, l'ennemi de mon roi!
Aux regards de la cour oserai-je paraître?
Mon fils est templier! Non, tu ne peux pas l'être:
Il y va de ma gloire, il y va de mes jours.

MARIGNI fils.

Je le fus, je le suis, je le serai toujours.

LE MINISTRE.

Philippe les accuse et veut qu'on les punisse,
Et toi-même oserais t'avouer leur complice!

MARIGNI fils.

On a calomnié ces guerriers vertueux.

LE MINISTRE.

Comment me le prouver?

MARIGNI fils.

En mourant avec eux.

LE MINISTRE.

J'ai dévoué ma vie au monarque, à la France;
Ta gloire et ton bonheur faisaient ma récompense.
Les honneurs, le pouvoir illustrent ma maison;
Je prépare pour toi la splendeur d'un grand nom,
Et sur un échafaud mon fils perdrait la vie!
Et moi j'hériterais de son ignominie!
Tu frémis! Sois sensible à l'horreur de mon sort;
Nous pouvons échapper à l'opprobre, à la mort;
Oui, je réparerai ta coupable imprudence;
Emporte ton secret, pars, fuis loin de la France.

MARIGNI fils.

Dans un jour de combat pourriez-vous exiger
Ou permettre ma fuite à l'aspect du danger?
Fallût-il de mon sang acheter la victoire,
Garde, me diriez-vous, le poste de la gloire.
Eh bien! je garderai celui de la vertu.

LE MINISTRE.

Ah! quelle est ton erreur! insensé! que dis-tu?
O honte! ô désespoir! faut-il que je t'apprenne
Combien les templiers ont mérité ta haine?
C'était peu que leur bouche eût noirci mon honneur,
Eux seuls de ton hymen t'ont ravi le bonheur.

MARIGNI fils.

Et quand même envers moi tous se rendraient injustes,
Mes devoirs en sont-ils moins grands et moins augustes?
Mon père, vous pouvez m'accabler de douleur,
Mais je ne trahis pas le parti du malheur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

De tous les accusés attestant l'innocence,
La reine contre nous prend déjà leur défense.
Bien loin de consentir qu'en ses propres états
On cherche à découvrir leurs lâches attentats,
Aux débris de cet ordre orgueilleux et coupable,
Elle offre d'assurer un asile honorable.
A la ville, à la cour, des partisans nombreux
Plaignent les templiers, sollicitent pour eux.
A notre fermeté joignez votre prudence,
Et que nos ennemis soient réduits au silence.
Venez, l'inquisiteur nous mande et nous attend.

LE MINISTRE.

O mon fils! mon cher fils, je te quitte un instant,
Je remets dans tes mains et ma vie et ma gloire.

SCENE VI.

MARIGNI fils, *seul.*

Grand Dieu ! c'est de toi seul que j'attends la victoire ;
De mon saint dévoûment assure le succès.
Mon père, Adélaïde, ont droit à mes regrets ;
Je combats à la fois l'amour et la nature :
Je ne puis de mon cœur étouffer le murmure.
Et toi, mon père ! et toi, cesse de t'affliger.
Lorsqu'en ce jour fatal un funeste danger
Me fait pour la vertu renoncer à la vie,
Tu parles de l'honneur ! tu crains l'ignominie !
Mon choix est fait : pourquoi le condamnerais-tu ?
L'homme a créé l'honneur, Dieu créa la vertu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, LE CONNÉTABLE.

LE CONNÉTABLE.

Pour mes dignes amis combien nous devons craindre!
Tel les croit innocents qui n'oserait les plaindre.
De leur sort malheureux justement révolté,
J'ai fait devant le roi parler la vérité,
Et ce n'est point en vain; j'obtiens que le grand-maître
Aux regards du monarque enfin puisse paraître.
Les ordres sont donnés pour l'entendre à l'instant.
Mais dans l'inquisiteur quel orgueil insultant?
Ah! j'en suis indigné; vainement on espère
De ce prêtre inhumain désarmer la colère.
Quoi! lorsqu'autour de nous des prêtres révérés,
Entre l'homme et le ciel médiateurs sacrés,
Offrent dans leurs vertus, dans leur bonté touchante,
Du Dieu qu'ils font chérir l'image consolante,

L'altier inquisiteur, qui s'élève en un jour
Des intrigues du cloître aux honneurs de la cour
Se présente toujours prêt à lancer la foudre !
On craint de condamner, lui frémirait d'absoudre.
Il m'écoutait d'un air distrait et menaçant :
Il peut faire le mal, il se croit tout-puissant.

LA REINE.

A ce prêtre orgueilleux je parlerai moi-même.
Lui seul ne dicte pas la sentence suprême ;
D'autres juges encor partagent son pouvoir.

LE CONNÉTABLE.

Je me rends auprès d'eux et m'en fais un devoir.
Renonçant en ce jour à ma fierté guerrière,
Je sais pour des amis descendre à la prière.
Pour les sauver, faut-il supplier ? j'y consens :
Rien ne coûte à mon cœur puisqu'ils sont innocents.

LA REINE.

J'attends le roi. Bientôt mon zèle et ma présence
S'uniront à vos soins.... Mais c'est lui, qui s'avance.

(Le connétable se retire en voyant arriver le roi.)

SCENE II.

LE ROI, LA REINE.

LA REINE.

Sire, de votre hymen quand j'acceptai l'honneur,
Je voulus, j'espérai mériter mon bonheur.
Fidèle à votre gloire, à votre renommée,
J'osai par mon exemple encourager l'armée,
Dans ses nobles travaux seconder mon époux,
Et quelquefois mes soins furent dignes de vous.
J'obtins des droits sacrés à votre confiance;
Je veillais avec vous au bonheur de la France;
Vous appeliez sur moi l'amour de vos sujets,
Et toujours ma présence annonçait vos bienfaits.
Quel changement subit! qu'il m'afflige et m'étonne!
Quand la foudre en grondant vole du haut du trône,
Quand ses coups imprévus jettent dans le malheur
Des guerriers qu'illustraient le rang et la valeur,
Lorsqu'on les abandonne aux complots de la haine,
Quoi! la douleur publique en avertit la reine!
Quoi! sire, vos projets se cachaient devant moi!
Je me plains à l'époux du silence du roi.

Du moins contre l'erreur de la toute-puissance,
Ne puis-je réclamer les droits de l'innocence ?
Si je prends le parti de tant de malheureux,
J'agis pour votre gloire encor plus que pour eux.
Vous livrez ces guerriers à ce juge implacable
Qui force l'innocent à s'avouer coupable ;
Qui se dit convaincu dès qu'il peut soupçonner,
Et commence à punir avant de condamner.
Le ministre d'un Dieu de paix et de clémence,
Sur un saint tribunal fait asseoir la vengeance !
Devant lui l'accusé se trouble et se confond :
La torture interroge, et la douleur répond (1).
Partout l'inquisiteur s'empare des victimes.
On connaît leurs malheurs, on ignore leurs crimes.
Sire, écoutez mes vœux : que ces infortunés,
Déjà dans votre cour hautement condamnés,
Sortent de la prison et de l'ignominie,
Mes états aujourd'hui deviendront leur patrie ;

(1) Il est prouvé par les instructions de l'inquisiteur, par les procès-verbaux des interrogats, par les défenses des templiers, par les récits des historiens, que, quand les chevaliers refusaient l'aveu des crimes qu'on leur imputait, ils étaient mis de suite à la torture.

Je veillerai sur eux. Nommons un tribunal
Digne de les juger, auguste, impartial;
Si ces guerriers alors sont déclarés coupables,
Nos cœurs, comme les lois, seront inexorables;
Si l'arrêt les absout, c'est à votre équité
Qu'ils auront dû l'honneur, leurs jours, leur liberté.
Pardonnez à mon zèle; oui, sire, j'ose croire
Que votre erreur encor peut servir votre gloire:
Reconnaître, et surtout réparer son erreur,
C'est agir en vrai roi, c'est régner sur son cœur.

LE ROI.

Saisir les chevaliers, et surtout le grand-maître,
C'était sauver l'état et nous-mêmes peut-être;
Je n'avais qu'un instant: en de pareils projets,
Qui délibère trop hasarde le succès.
Ces guerriers me bravaient; contre leur résistance
J'ai déployé soudain les droits de ma puissance.
Quand je réglais leur sort, pourquoi désobéir?
Résister à son roi n'est-ce pas le trahir?
Et devais-je laisser tant d'audace impunie?
(Non, la sévérité n'est pas la tyrannie.)
Ils profanaient l'autel qu'ils auraient dû venger,
L'inquisiteur lui seul a droit de les juger.

Devant son tribunal plus d'un témoin assure
Que leur zèle apparent n'était qu'une imposture.
Sous ces dehors pieux qu'ils affectent toujours,
Quand ils sont dans les camps et surtout dans les cours,
Ils ont l'art d'imposer au crédule vulgaire;
Mais leurs impiétés souillent le sanctuaire.

LA REINE.

Sire, votre courroux....

LE ROI.

Ne me soupçonnez pas
De vouloir lâchement leur honte et leur trépas;
Chacun peut à son gré, sans que je m'en offense
Parler en leur faveur et prendre leur défense.
J'ai le droit d'accuser, c'est même mon devoir;
Mais de leur pardonner je retiens le pouvoir.
Quel que soit leur destin, recevez l'assurance,
Que toujours leurs regrets obtiendront ma clémence.
Le grand-maître à l'instant paraîtra devant moi:
Puisse-t-il trouver grâce aux regards de son roi!
Certes, s'il se repent, ou s'il se justifie,
Cet instant deviendra le plus beau de ma vie.
Je dois lui parler seul. Croyez que votre époux
S'impose le devoir d'être digne de vous.

LA REINE.

Du grand-maître surtout j'atteste l'innocence.
Vous avez estimé ses vertus, sa prudence;
Il combattit pour vous et fut toujours vainqueur;
Sire, je le confie à votre propre cœur;
C'est à vous de juger.... Il vient, je me retire.

SCENE III.

LE ROI, LE GRAND-MAITRE.

LE ROI.

Approchez, je suis prêt à vous entendre.

LE GRAND-MAITRE.

Sire,
Lorsque me distinguant parmi tous vos sujets,
Vous répandiez sur moi d'honorables bienfaits;
Le jour où j'obtenais l'illustre préférence
De nommer de mon nom le fils du roi de France (1),

(2) Il était parrain de Robert, quatrième fils du roi. Robert mourut très-jeune au mois d'août 1308. Il paraît qu'il avait été fiancé en 1306 avec Constance, fille de Frédéric III, roi de Sicile.

Aurai-je pu m'attendre à l'affront solennel
De paraître à vos yeux comme un vil criminel?
Sire, votre vengeance est partout redoutée,
Mon seul malheur serait de l'avoir méritée.
La haine nous a peints comme vos ennemis,
Nous, fidèles guerriers et citoyens soumis.
Sire, nommerez-vous conspirateurs ou traîtres
Ceux qui mettent leur gloire à mourir pour leurs maîtres;
Qui, pouvant conquérir ou fonder des états,
Descendaient noblement au rang de vos soldats?
En tous lieux notre sang a payé votre gloire.
Lorsqu'aux plaines de Mons vous fixiez la victoire,
J'eus l'honneur de combattre à côté de mon roi.
On daigna distinguer mes chevaliers et moi;
Vous en vîtes plusieurs, ardents à vous défendre,
Prodigues de leur sang, heureux de le répandre,
Succomber avec gloire, en repoussant les coups
Que le glaive ennemi dirigeait jusqu'à vous.
Pour leur roi, pour leur maître ils donnèrent leur vie:
Témoins de leurs hauts faits, nous leur portions envie;
Chacun de nous voyant le péril sans effroi,
Croyait servir son Dieu quand il vengeait son roi.
De tous nos chevaliers telles sont les maximes;
C'est la religion qui les rend magnanimes;

Deux nobles sentiments assurent leurs succès,
Le zèle du chrétien, la valeur du Français.
Interrogez leur sang; oui, sire, il fume encore;
Et c'est nous que la haine accuse et déshonore!

LE ROI.

De tous vos chevaliers je connais les hauts faits;
Mais ont-ils surpassé ceux des guerriers français?
Ces guerriers à leurs fils transmettent d'âge en âge
Le dépôt de l'honneur, l'exemple du courage;
Tous avec dévoûment ont toujours combattu;
Ce sont d'autres soldats, c'est la même vertu.
Quand mes propres exploits assuraient la victoire,
Vous marchiez dans nos rangs, et ce fut votre gloire.
Guerriers, il fallait vaincre, et sujets, obéir.
Mais tel combat pour nous qui pense à nous trahir,
Ou prépare de loin les discordes civiles.
L'art des ambitieux est de se rendre utiles,
De feindre des vertus jusqu'au fatal moment,
Où le projet du crime éclate impunément.
De vos justes revers n'accusez que vous-mêmes.
Vous résistez encore à mes ordres suprêmes.
Du moins si vous n'aviez offensé que le roi!...
Mais la religion, mais notre auguste foi.....

LE GRAND-MAITRE.

L'ai-je bien entendu? Ces viles calomnies
Que votre autorité devrait avoir punies,
Ces mensonges grossiers, hasardés contre nous,
Auraient donc excité votre injuste courroux!
Quoi! sire, un seul instant auriez-vous pu les croire?
Faut-il de vos soupçons défendre notre gloire?
Ah! si jusqu'à ce point je dois m'humilier,
Je préfère mourir à me justifier.
A la religion notre ordre est infidèle!
Dit-on : mais nous vivons et nous mourons pour elle.
L'hypocrite ose-t-il affronter le trépas?
Il ment, trompe, séduit; mais, sire, il ne meurt pas.
On a calomnié notre sainte croyance!
Le sang des chevaliers versé pour sa défense,
Ne réfute-t-il pas des doutes imposteurs?
Ce sang parle plus haut que nos accusateurs.
Villars, Montmorency, Villeneuve, Chevreuse,
Baufremont, Laigneville, ô troupe généreuse!
O pieux chevaliers, vrais soldats de la foi!
Vos noms et vos vertus répondent mieux que moi.
Ah! sire, vous pouvez souffrir ces injustices!.....

LE ROI.

Je puis vous annoncer l'aveu de vos complices.

LE GRAND-MAITRE.

Quoi ! tous à leurs malheurs n'auraient pas résisté !
Quoi ! tous dans leurs vertus n'auraient pas persisté !
Leur aveu, dites-vous....

LE ROI.

Vous en doutez encore !

LE GRAND-MAITRE.

J'aurais droit d'en douter, puisqu'il les déshonore.
A nos malheurs, grand Dieu, joindrais-tu ce malheur ?

LE ROI.

Un chevalier long-temps fameux par sa valeur,
Et qui s'enorgueillit de votre haute estime,
Aux juges a déjà révélé plus d'un crime.
C'est votre ami.

LE GRAND-MAITRE.

Daignez ne pas me le nommer.

LE ROI.

Pourquoi ?

LE GRAND-MAITRE.

Vous m'avez dit que j'ai pu l'estimer.
Que j'ignore toujours.....

LE ROI.

Il donne bas un ordre à l'un de ses officiers.

(Au grand-maître.)

Je veux que sa présence
Confonde votre orgueil et votre défiance.
Oui, qu'il vienne.

LE GRAND-MAITRE.

De grâce, épargnez-moi.

LE ROI.

Non, non.
J'espère devant vous accorder son pardon.
Ses aveux, ses regrets méritent ma clémence;
Tous pourraient, comme lui, désarmer la vengeance.

SCENE IV.

LES MÊMES, LAIGNEVILLE.

LE GRAND-MAITRE.

Quoi! Laigneville! ô ciel!

LE ROI.

Vous êtes étonné!

LE GRAND-MAITRE.

C'est celui que mon cœur eût le moins soupçonné.

Laigneville, est-il vrai ? non, je ne saurais croire
Que, cédant avec honte une indigne victoire,
L'un de mes chevaliers ait eu la lâcheté
De trahir son devoir, l'honneur, la vérité.
Nous devions préférer une mort honorable.

LAIGNEVILLE.

Mon cœur est innocent, mais ma bouche est coupable.
J'ai fait de faux aveux, et j'en suis indigné.
Des pleurs du repentir mon visage est baigné.
Vos regards m'ont instruit de l'excès de mon crime.
Mais aurais-je perdu tout droit à votre estime ?
Hélas ! je n'ai pas eu la force de souffrir ;
Je puis tout réparer, je puis encor mourir.
De mon funeste exemple ô suites déplorables !
Plusieurs autres guerriers, encore irréprochables,
Témoins de ma faiblesse, ont soudain hésité.
Enfin, ils ont trahi l'honneur, la vérité.
Vaincus par la douleur, et gémissant de l'être,
L'un de nos chevaliers a nommé le grand-maître ;
A peine il prononçait votre nom glorieux,
Les larmes du remords ont coulé de nos yeux.
« Soyons dignes de lui, chacun de nous s'écrie,
» Reprenons notre honneur, en cédant notre vie ».

Devant l'inquisiteur tous se sont présentés,
Pleurant sur leurs aveux, tous les ont rétractés (1).
Comptez sur leur vertu.

LE GRAND-MAITRE.

Dieu permet que j'y compte !
Je retrouve la gloire où je craignais la honte !
J'admire et je bénis ce généreux remord;
Vous pouvez désormais nous offrir à la mort.
O ciel ! jusqu'à la fin soutiens notre constance.
Sire, vous l'entendez.

LE ROI, *avec vivacité.*

Sortez de ma présence.

(Tout à coup se reprenant, et avec calme.)

Sortez.

---

(1) Ces chevaliers avaient déjà subi la honte d'un aveu. Le sentiment de la vertu et de la vérité, et un noble repentir, pouvaient seuls les décider à préférer la mort sur un échafaud, à la vie rachetée par l'ignominie et le mensonge, et tous le firent; tous moururent dans leur rétractation, sans que l'aspect de la mort, sans que la douleur du supplice en ébranlât un seul. On ne trouve dans aucune histoire ni ancienne ni moderne, l'exemple d'une aussi courageuse résolution, ennoblie par des motifs aussi purs et aussi désintéressés.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

Ah ! mon courroux n'a pu se contenir ;
Ils me réduisent donc au malheur de punir.
Avec quelle fureur leur faux zèle s'exprime !
Je reconnais enfin l'esprit qui les anime.
D'un chef ambitieux fanatiques soldats,
Au seul nom du grand-maître ils courent au trépas ;
Quel triste aveuglement ! quelle coupable audace !
Touché de leurs aveux, fier d'accorder leur grâce,
A leurs premiers regrets j'étais prêt à l'offrir.
Un regard du grand-maître ordonne de mourir ;
Et déjà Laigneville, affrontant la vengeance,
Victime volontaire, échappe à ma clémence !
Quel est donc ce pouvoir terrible et dangereux ?
Du fond de sa prison leur chef règne sur eux !
Que la voix de ce chef désigne une victime,
Tous seront glorieux de commettre un grand crime,
Tous oseront s'armer, conspirer contre moi,
Et sur le trône même assassiner un roi.

SCENE VI.

LE ROI, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Sire, je viens remplir un triste ministère;
Mais le devoir l'exige, et je ne puis me taire:
L'œil de l'inquisiteur, son zèle rigoureux
Poursuit des accusés les complices nombreux.
Partout des templiers les trames criminelles
Séduisaient vos sujets, même les plus fidèles.
Aurait-on pu le croire? au milieu de la cour,
Près de vous, sous vos yeux, vous aviez chaque jour,
Un templier caché, qui, secondant peut-être
Les intérêts, l'espoir, les desseins du grand-maître,
Nous dérobait à tous ce funeste secret:
Le jeune Marigni..... je le nomme à regret.

LE ROI.

Se peut-il?... Quel soupçon et m'indigne et m'éclaire!

LE CHANCELIER.

Quand j'accuse le fils, je rends justice au père.
Oui, le père ignorait cet horrible malheur.
Il me suit: vous verrez sa honte et sa douleur.

Sire, son dévoûment à son maître, à la France,
Du monarque et des lois mérite l'indulgence.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Sire, sauvez mon fils : on l'arrête à l'instant ;
L'inquisiteur le juge, et l'échafaud l'attend.
Je frémis de son sort, de mon ignominie :
Dans l'ardeur de venger mon prince et la patrie,
Hélas ! j'ai prononcé ces terribles accents :
« Quand les coups tomberaient même sur nos enfants,
» L'intérêt de l'état commande qu'on punisse. . . . »
Mais des crimes des chefs mon fils n'est pas complice.
Vous aviez distingué son zèle et ses vertus.
Ces traîtres l'ont séduit, c'est un crime de plus.

LE ROI.

Je respecte le titre et le malheur d'un père,
Il m'en coûterait trop de me montrer sévère.
Vous le savez. Du crime ou de l'erreur du fils,
Que son serment engage avec mes ennemis,
Je ne rendrai jamais le père responsable,
Il est trop malheureux quand son fils est coupable.

L'opprobre pourrait-il vous atteindre aujourd'hui ?
Qu'il frappe le coupable et ne frappe que lui.
Vous conservez vos droits à toute mon estime.
Instruisez votre fils à réparer son crime.
A vos sages avis, s'il ose résister,
Ce n'est plus Marigni que je dois consulter,
(Au chancelier.)
Mais comptez sur mon cœur. Les amis du grand-maître,
Cachés autour de moi, nous menacent peut-être.
Voyons l'inquisiteur; je veux l'interroger,
Et par mes propres soins veiller sur le danger.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIGNI fils, LAIGNEVILLE, MONTMORENCY, DIVERS TEMPLIERS.

MARIGNI, fils.

Vous savez que la reine a pris notre défense:
Ses vertus, son crédit, son rang, son éloquence,
Tout semble loin de nous écarter le danger:
Elle a daigné nous voir et nous encourager.
Les juges, étonnés, ont repecté son zèle,
Et nos accusateurs pâlissent devant elle.

LAIGNEVILLE.

Quoi! nous aurions fléchi ces juges menaçants?
Et nous suffirait-il d'être tous innocents?

MARIGNI, fils.

Vous n'avez plus d'espoir?... vous en auriez peut-être,
Si tantôt vous aviez entendu le grand-maître;

On vous reconduisait : de tous les prisonniers,
Le grand-maître et moi seul, nous restions les derniers.
Avant de prononcer leur fatale sentence,
Les juges ont permis qu'il prît notre défense;
Sans courroux, sans audace, et sans être abattu
Avec la dignité qui sied à la vertu,
Il réfute aisément les lâches impostures
Qu'exhalent contre nous quelques bouches impures;
Il prouve qu'en tout temps les vertus et l'honneur
Pouvaient seuls de notre ordre assurer le bonheur.
« Nous sommes innocents, disait-il, nous le sommes;
» Nous prenons à témoins, Dieu, les rois et les hommes.
» Contre nos oppresseurs nous aurons attesté
» Et le siècle présent et la postérité :
» Que le fer des bourreaux nous arrache la vie;
» Qu'ils épuisent sur nous toute leur barbarie,
» On n'entendra de nous que ces nobles accents :
» Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
» Que le feu des bûchers s'élance et nous dévore;
» Au milieu des bûchers nous le dirons encore;
» Et peut-être du fond des tombeaux gémissants,
» S'élèveront ces cris : nous étions innocents. »
De nos juges alors la nombreuse assemblée
Paraît à nos regards interdite et troublée.

S'ils hésitent d'absoudre, ils n'osent condamner :
On eût dit que sur eux ils entendaient tonner
Les accents éternels, la colère céleste ;
Quand notre illustre chef, toujours calme et modeste,
Daigne parler encore et les interroger.
Enchaîné devant eux, il semble les juger.
Telle est de la vertu l'autorité suprême !
Mais cependant on veut que je sorte moi-même.
Il reste seul. Amis, croyez qu'en cet instant
Notre innocence obtient un triomphe éclatant.
Le grand-maître... C'est lui... Quelle noble assurance !

SCENE II.

LES MÊMES, LE GRAND-MAITRE.

LAIGNEVILLE.

Dites-nous votre sort.

LE GRAND-MAITRE.

Vous le saviez d'avance.

LAIGNEVILLE.

Quel que soit votre sort, vous nous trouverez tous
Préparés à souffrir, à mourir avec vous.

Mais enfin quel est-il? vous n'osez nous le dire.

MONTMORENCY.

L'horreur de l'échafaud?

LE GRAND-MAITRE.

La gloire du martyre (1).
Remercions le ciel qui nous l'accorde à tous.
Que le feu des bûchers s'allume autour de nous;
Que le fer de la mort s'agite sur nos têtes,
Je suis prêt. L'êtes-vous? oui, je vois que vous l'êtes.
Grand Dieu! je te bénis; tu répands dans nos cœurs
Un courage plus grand encor que nos malheurs.
Tu veux que l'univers reçoive un saint exemple;
Ces soldats de la foi, ces défenseurs du Temple,
Justement préférés, sont dignes de l'offrir
A ceux qui, pour ton nom, doivent un jour mourir.
Quel glorieux revers! quelle infortune auguste!
Souvent celui que frappe un jugement injuste,

(1) *Qui tanquàm* CHRISTI MARTYRES *in tormentis pro veritate sustinendâ cum* PALMA MARTYRII *decesserunt.*

(Défense des templiers par-devant les commissaires apostoliques.)

Sous les coups du malheur tristement abattu,
Te demande la vie, et nous, c'est la vertu.
(Aux chevaliers.)
La vertu nous suffit : et puisque notre vie,
Ou plus tôt ou plus tard, doit nous être ravie,
Bénissons nos périls ; c'est par eux qu'aujourd'hui
Dieu marque le chemin qui nous ramène à lui.
Bravons de nos bourreaux la fureur criminelle,
Que nous enlèvent-ils ? la dépouille mortelle ;
Ils peuvent de nos jours éteindre le flambeau ;
La vertu brille encore au-delà du tombeau ;
Je sens qu'elle survit à notre heure suprême,
Pour l'immortalité, pour le ciel, pour Dieu même.
D'un supplice cruel nous serons glorieux.
Mes amis, l'échafaud nous rapproche des cieux.
(Ils se mettent en marche.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE.

LE CONNÉTABLE.

Restez. Le roi l'ordonne, et lui-même s'avance.
Il vous permet encor d'implorer sa clémence.
La reine, vos amis veillaient sur votre sort :
Le roi révoquera l'arrêt de votre mort.

Il suffit que pour tous le grand-maître supplie.
Vivez pour l'amitié, la gloire, la patrie.
Cédez. Tous vos amis l'exigent. Il le faut.
J'étais prêt à vous suivre au pied de l'échafaud.
Devant toute la cour, devant toute la France,
En ce moment cruel, j'aurais, par ma présence,
Avoué pour amis des proscrits vertueux;
Oui, j'aurais mis ma gloire à paraître auprès d'eux;
Mais des bontés du roi nous avons l'assurance:
Il ne tiendra qu'à vous d'obtenir sa clémence.
Ne la dédaignez pas. Ce serait à regret
Que le roi...

SCENE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Vous avez entendu votre arrêt:
Vous direz-vous encore innocents?

LE GRAND-MAITRE.

Nous le sommes.

LE ROI.

Vous êtes condamnés.

LE GRAND-MAITRE.

Au tribunal des hommes.

LE CONNÉTABLE.

Il vous reste un espoir.

LE GRAND-MAITRE.

Il nous reste à mourir.

LE CONNÉTABLE.

A la bonté du roi n'osez-vous recourir ?
La clémence est le droit de son pouvoir suprême.
Vous admettre à ses pieds, c'est vous l'offrir lui-même.

LE GRAND-MAITRE *au roi.*

Ces augustes bienfaits d'un prince tout-puissant
Sont pour le seul coupable et non pour l'innocent.
Demander un pardon, c'est avouer un crime.
Par cette lâcheté, nous perdons votre estime ;
L'innocence à ce point ne peut s'humilier :
N'avons-nous que la mort pour nous justifier ?
Nous demandons la mort.

LE ROI.

Mais quand j'offre la vie.

LE GRAND-MAITRE.

Sire, offrez-nous l'honneur. Si votre voix publie

Que, malgré cet arrêt, nous sommes innocents,
Vous trouverez nos cœurs encor reconnaissants.
Une grâce n'est rien; il nous faut la justice.
C'est notre jugement qui fait notre supplice.
Dépouillés de nos rangs, persécutés, proscrits,
Ne rencontrant partout que haine ou que mépris,
Si nous pouvons survivre à ce revers funeste,
Infortunés! il faut qu'au moins l'honneur nous reste.
Assurez notre honneur, sire, et de vos genoux,
Nous volons aux combats, et nous mourons pour vous.

LE CONNÉTABLE, (*à part*).

Ah! je cours de la reine implorer l'assistance.

(*Le connétable sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, hors LE CONNÉTABLE.

LE ROI.

Vos parents, vos amis suppliaient ma clémence,
Et moi-même, cédant aux cris de la pitié,
Peut-être au souvenir d'une ancienne amitié,
J'ai dit: « que leurs regrets désarment ma justice;
» Oui, que devant son roi le grand-maître fléchisse,

» Et je ne vois en eux que des infortunés ;
» Ils sont assez punis, quand ils sont condamnés.
» Qu'ai-je voulu ? venger et l'autel et le trône.
» Le roi les accusa, Philippe leur pardonne.
» J'attends leur repentir : ma cour et mes bienfaits
» Honoreront en eux des chevaliers français. »
Mais quoi ! vous imposez des lois à ma clémence !
Il faut que je proclame encor votre innocence.
Quel est donc cet orgueil ? N'exigerez-vous pas
Que vos accusateurs soient livrés au trépas ?
Que flétrissant ma gloire, et m'accusant moi-même,
J'abaisse devant vous l'honneur du diadême ?
Ah ! c'en est trop. Pensez au sort qui vous attend.
A votre repentir j'offre encor cet instant.
Implorez ma clémence, ou craignez ma justice.
C'est à vous de choisir.

LE GRAND-MAITRE.

Qu'on nous mène au supplice.

LE ROI.

Marigni ! votre père intercédait pour vous.
J'ai voulu vous sauver ; je pardonnais à tous.
Pensez au désespoir de votre père.

MARIGNI, fils.

Ah! sire,
Vous attaquez mon cœur; la douleur le déchire:
D'un père infortuné je déplore le sort;
Mais la vertu commande, et je marche à la mort.

LE ROI.

J'exerçais envers vous mon droit le plus auguste.
J'étais trop généreux; c'est l'instant d'être juste.
Je le serai sans doute, ingrats... retirez-vous.

LE GRAND-MAITRE *au roi.*

Dieu lit au fond des cœurs; qu'il soit juge entre nous.
(Aux chevaliers.)
Amis, c'est devant lui que nous allons paraître.
Notre triomphe est prêt.

(Ils sortent; le grand-maître reste le dernier sur la scène.)

SCENE VI.

LE ROI, LA REINE, LE GRAND-MAITRE.

LE ROI *voyant entrer la reine.*

Rappelez le grand-maître.

(Au grand-maître, qui s'arrête, et qui ensuite s'approche.)

Restez;... De votre sort plus que vous j'ai frémi.
N'avez-vous rien à dire à votre ancien ami?

LE GRAND-MAITRE.

Ah! sire, si j'osais...

LA REINE.

Parlez.

LE ROI.

Je vous l'ordonne.

LE GRAND-MAITRE.

Sire, je vous dirais que mon cœur vous pardonne.
Du haut de l'échafaud, je promets à mon roi
De prier que le ciel pardonne comme moi.
Mais, sire, le péril déjà vous environne.
Nos malheurs deviendront une dette du trône.
Un jour, peut-être un jour, d'inutiles regrets...

LA REINE.

N'achevez pas.

LE GRAND-MAITRE.

Grand Dieu! ne nous venge jamais.

(Il sort; des gardes l'entourent et le suivent).

SCENE VII.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Son délire cruel m'insulte et me menace;
Quoi ! ma clémence même enhardit leur audace.

LA REINE.

Quel trouble impétueux s'élève dans mes sens ?
Je crois entendre encor ses terribles accents.
Je frémis... Écoutez ma timide prière :
Il sera toujours temps de vous montrer sévère.
Je me borne à ces mots : « On les immole tous;
» N'est-il point d'innocents, sire, le pensez-vous?
» Tous ont-ils mérité cet infâme supplice?
» Qu'un seul soit innocent, souffrez-vous qu'il périsse?

LE ROI.

Ils sont tous condamnés, et des témoins nombreux
D'une voix unanime ont déposé contre eux.
Vous le savez.

LA REINE.

L'erreur, le mensonge, la haine
En imposent souvent à la justice humaine.

LE ROI.

Plusieurs ont avoué.

LA REINE.

Par crainte de la mort.

Mais, sire, ignorez-vous leur sublime remord?
J'oppose aux accusés qui, pour sauver leur vie,
Dénoncent faussement leur propre ignominie,
Ceux qui, suivant l'honneur, hardis à tout braver,
Se disent innocents, meurent pour le prouver...
Quel intérêt aurais-je à prendre leur défense?...
Sire, à leur repentir vous offrez la clémence;
Accordez-leur le temps de former des regrets,
De sentir le besoin, le prix de vos bienfaits;
Accordez-moi du moins que leur mort se diffère,
Que...

LE ROI.

J'accuse sans haine et punis sans colère.
Mais alors que des grands la coupable fierté
Résiste insolemment à mon autorité,
Un monarque investi des droits de la couronne,
Doit se faire obéir ou descendre du trône.
Si vous espérez d'eux un noble repentir,
A pardonner encor je pourrai consentir.

LA REINE.

Prononcez.

LE ROI.

Mais il faut que leur orgueil fléchisse.

LA REINE.

Je promets.

LE ROI *à un officier.*

Hâtez-vous; retardez le supplice. (1)

(L'officier sort.)

Puissent-ils mériter qu'un pardon généreux
Renverse l'échafaud déjà dressé pour eux!
Mais s'ils ne cèdent pas, je reste inexorable.
Les nommer innocents, c'est m'avouer coupable;
Un doute injurieux, le plus faible soupçon
Accuserait ma gloire et flétrirait mon nom.

---

(1) « Arrivés au lieu du supplice..... un crieur pu-
» blic vint leur annoncer, de la part du roi, grâce,
» liberté, pour quiconque d'entre eux avouerait ses
» prétendus crimes. Ni la vue de cet affreux appa-
» reil, ni les cris de leurs parents, ni les prières de
» leurs amis, ne purent ébranler aucune de ces âmes
» inflexibles: on eut beau leur réitérer les offres du
» roi; ruses, prières, menaces, tout devint inutile. »
Mansuetus, j. T. 2, p. 236.

LA REINE.

Les apprêts de la mort, l'appareil du supplice
Acquittent ces guerriers envers votre justice.
Consultez votre gloire, oui, vous pouvez pour eux
Sans crainte et sans péril vous montrer généreux :
Pardonnez, mais en roi dont l'auguste clémence
N'exige d'autre prix que la reconnaissance;
Laissez de vos vertus ce noble souvenir :
Qu'on dise : « Il pardonna, quand il pouvait punir ».

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE.

LA REINE.

Eh bien! a-t-on sauvé ces guerriers magnanimes?

LE CONNÉTABLE.

Hélas! j'ai vu périr ces illustres victimes.

LA REINE.

Le roi leur pardonnait; nous espérions... mais quoi!
Leurs ennemis ont craint la clémence du roi.
Ces guerriers ont péri!

LE CONNÉTABLE.

Du moins dignes d'envie;
La gloire de leur mort explique assez leur vie.

LA REINE.

Vous aviez toujours dit qu'ils étaient innocents.
Des ministres cruels, des ennemis puissants...
Ah! puisse sur eux seuls retomber l'injustice!

LE CONNÉTABLE *à la reine.*

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier:
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré:
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
» Français, souvenez-vous de nos derniers accents:
» Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
» L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
» Mais il est dans le ciel un tribunal auguste

» Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
» Et j'ose t'y citer, ô pontife romain (1)!

---

(1) Les historiens ont recueilli la tradition populaire, que le grand-maître cita au tribunal de Dieu, le pape dans quarante jours, et le roi dans l'année. Peut-être l'événement de la mort du pape et de celle du roi, qui survécurent peu de temps au supplice du grand-maître, fut-il l'occasion de répandre ces bruits populaires qui ont été adoptés ensuite, même par des littérateurs célèbres, parmi lesquels je puis citer Juste-Lipse, qui s'explique en ces termes : « Certissimum habetur quod Clementi V » Pont. Max. evenit; qui cùm templarios, cæ» tum religiosum et diu bonum atque utilem, Vien» næ in concilio damnasset, et in sodales ferro » atque igni passim animadvertisset, a pluribus » eorum citatus ad tribunal superùm, paulo plus » anno post obiit, quasi ad vadimonium obeundum » à supremo prætore accersitus. Sub idem tempus » (quod admirationem auget) in eodem casu fuit » Philippus rex Galliæ, cujus bono damnationes » illæ fuisse putabantur, opibus ad eum translatis » et confiscatis : si a casu, miremur; si a deo, ve» reamur. »

On lit dans les *facta dicta memorabilia*, etc. qu'un templier napolitain, brûlé à Bordeaux, cita ainsi le pape et le roi au tribunal de Dieu :

« Sævissime Clemens tyranne, posteaquàm » mihi inter mortales nullus jam superest ad quem

» Encor quarante jours !... je t'y vois comparaître ».
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi !
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
» Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
» Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ».

(Au roi).

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.

» appellem, pro gravi morte quâ me per injuriam
» afficis, ad justum judicem Christum, qui me re-
» demit, appello : ante cujus tribunal te vocò, unà
» cum Philippo rege, ut intrà annum diemque ambo
» illic compareatis; ubi causam meam exponam, et
» jus sine pravo affectu ullo administrabitur; intrà
» id quoque tempus Clementem ac regem mortuos. »

Le jésuite Drexelius s'écrie à ce sujet : « Quis neget
» geniale aliquid et divinum hic intervenisse supre-
» mo numine conscisccnte? L. II, *de tribun. Christ.*
» C. 3. » Qui nierait qu'il n'y ait eu là quelque
chose d'inspiré et de divin, par la permission de
l'Être suprême?

Ces traditions populaires, adoptées par les histo-
riens, démontrent que l'opinion publique fut loin
d'approuver la condamnation des templiers.

Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille: à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques (1);
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

LA REINE.

O jour infortuné! jour de deuil et d'alarmes!
Combien ton souvenir me coûtera de larmes!

---

(1) Ils ne poussèrent pas un soupir; et, malgré ce qu'ils souffraient d'un si cruel supplice, ils témoignèrent une fermeté et une constance admirables, *invoquant le nom de Dieu, le bénissant*, et le prenant à témoin de leur innocence.

(*Histoire de l'abolition de l'ordre des templiers, p.* 244)

(Au roi).

De ces dignes héros je pleure le trépas;
Mais, sire, ma douleur ne vous accuse pas.
Des ennemis nombreux, perfides, redoutables,
Dénonçaient ces guerriers... vous les croyiez coupables.

LE ROI.

Étaient-ils innocents ?... Ce doute fait horreur.
Grand Dieu ! si j'ai commis une funeste erreur,
Je ne demande pas que ta bonté pardonne :
Frappe-moi, mais épargne et mon peuple et le trône.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ABUFAR,

OU

LA FAMILLE ARABE,

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 23 germinal, an troisième de la République.

PAR LE CITOYEN DUCIS.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, n°. 27.

AN TROISIÈME.

A FLORIAN.

Je devais, mon cher ami, te dédier ma *Famille Arabe*. Tu m'en avais prédit le succès; tu l'attendais avec impatience : j'ai eu le bonheur de l'obtenir; et tu n'es plus ! C'était donc à *Florian*, que couvre un peu de terre, c'était donc à ta cendre que je devais offrir ce douloureux et dernier hommage ! Je n'irai donc plus te chercher à Seaux, dans le besoin de nous soutenir, de nous consoler l'un l'autre par les charmes si doux de l'étude et de l'amitié ! Je n'irai donc plus, sous ces magnifiques ombrages, t'attendrir encore par la lecture de quelques nouvelles productions tragiques ! Je m'en souviens : les premières larmes qu'ait fait couler mon *Abufar*, ou ma *Famille Arabe*, c'est toi qui les as versées. O Florian ! de quel coup m'a frappé ta perte imprévue ! Que de regrets elle m'a laissés !.... Songer à t'aller voir, prendre mon jour d'avance, me mettre en route, approcher, découvrir le village, te surprendre, te sentir tout-à-coup dans mes bras, me nommant avec transport, et tenant encore dans ta main la plume chaste et sensible, qui n'a jamais rien écrit que pour faire aimer les mœurs et la vertu : tout ce bonheur n'est donc plus pour

moi ! Un souvenir consolant me reste. Nos deux cœurs, comme par instinct, s'étaient réfugiés, pour ainsi dire, dans les mêmes climats, dans la même retraite. Nous nous étions placés tous les deux, dans nos ouvrages, sous les tentes des patriarches ; dans le désert, au milieu de leurs troupeaux. Oh ! combien ton *Eliézer*, ou ton *Nouveau Poëme des Hébreux*, non encore connu, mais ton chef-d'œuvre, mais ton plus charmant ouvrage, mais écrit sous la dictée des grâces, ou de *Fénelon*, enchantait autour de moi, cet été, les bosquets solitaires, les hauts peupliers sous lesquels tu m'en fis entendre la lecture ! Oh ! combien il honore ton ame ! combien il ajoute à ta gloire ! A ta gloire ! et je vois le triste cyprès qui couvre ta cendre ! N'importe ! tu n'es pas mort tout entier. Tes ouvrages sont encore entre les mains des gens de goût. La mère sensible et vertueuse les relit ; sa jeune fille, à son tour, en fait ses délices. Oui, ton nom vivra, il sera immortel ; il vivra, et sur-tout il sera aimé. O Florian ! était-ce avant quarante ans que tu devais nous être ravi ? Repose, ô mon ami ! repose, aimable élève de Fénelon, peintre enchanteur de l'innocence, de la valeur, de l'amouret de la vertu ! Qu'à l'aspect de l'humble cyprès qui attend ta tombe, le cœur encore

ému du souvenir de ta perte et des douces impressions de tes ouvrages, la beauté naissante en approche d'un pas timide et involontaire, avec une douleur muette, avec un soupir, une larme peut-être; qu'elle dise enfin à sa mère affligée : *Voilà le cyprès de Florian*! Que ne puis-je, mon ami, y graver ces dernières paroles qui t'échappèrent quelquefois dans le pressentiment d'une mort trop prochaine : *Quand on n'a plus long-temps à vivre, il faut se hâter de faire du bien.*

Ton ami DUCIS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens
ABUFAR, vieillard arabe.	*Monvel.*
FARHAN, son fils.	*Talma.*
SALÉMA, ses filles. . . *Les cit.*	*Degarcins.*
ODÉIDE, ses filles. . . *Les cit.*	*Petit.*
TÉNAIM, sa sœur. . . . . *La cit.*	*Valerie.*
FHARASMIN, persan.	*Batiste* aîné.
GEMMA, jeune fille arabe... *La cit.*	*Després.*
SOBED, KÉBIR, SALID, jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar.	

PERSONNAGES MUETS.

PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés aussi à la famille d'Abufar.

La scène est dans l'Arabie déserte, sous les tentes d'Abufar.

ABUFAR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente dans le désert les tentes éparses d'une tribu, les tentes d'Abufar et de sa famille, celle qui est destinée pour recevoir les étrangers, et un autel domestique. Une partie du désert est assez fertile : on y voit quelques pâturages, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des brebis qui paissent en liberté ; des fleurs, quelques ruches à miel, des palmiers, les arbres qui distillent l'encens et autres productions du pays. L'autre partie du désert est stérile ; on n'y voit que des sables, quelques citernes, des puits à fleur de terre, fermés avec de grosses pierres, quelques hauteurs frappées d'un soleil brûlant ; sur la plus élevée de ces hauteurs, deux palmiers qui unissent leurs rameaux et dominent sur un espace immense, des tombeaux formant la sépulture de la tribu ; dans le lointain, quelques cèdres, quelques ruines apperçues à peine, et, aux extrémités de l'horison, un ciel qui se confond avec les sables.

SCENE PREMIERE.

TÉNAÏM, SALÉMA, ODÉIDE.

(*Elles ne travaillent point encore ; mais elles ont chacune une corbeille à leur portée : celle de Ténaïm renferme des cotoniers qu'elle doit dépouiller ; celle de Saléma, des fuseaux et des laines ; et celle d'Odéide, des aiguilles et des tissus. Le jour est au moment de se lever*).

SALÉMA.

Ma sœur, qu'avec plaisir ton récit plein de charmes
Sur ce vieillard souffrant me fait verser des larmes !
Si nous eussions déjà commencé nos travaux,
Il aurait de mes mains fait tomber mes fuseaux.
Heureux qui peut ainsi secourir la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honorer le malheur par des soins consolans,
Et rendre comme au ciel hommage aux cheveux blancs !

ODÉIDE.

Ecoutez-moi, ma sœur; si mon récit vous touche,
Un autre, à votre tour, doit ouvrir votre bouche:
Si l'un plaint d'un vieillard le sort infortuné,
On plaint également l'enfant abandonné.
Ma sœur, de cet enfant racontez-nous l'histoire.

SALÉMA.

Je la voudrais plutôt bannir de ma mémoire.

ODÉIDE.

Pourquoi gémir? L'enfance a des charmes si doux!
Elle en a pour tout homme et plus encor pour nous.
C'est à nous que d'abord la nature confie
Ces chers fruits de l'hymen qui nous doivent la vie.
Mais ce trait de vertu, ce trait d'humanité,
Ma sœur, en mon absence, on vous l'a donc conté?

SALÉMA.

Oui, ma sœur.

ODÉIDE.

Et qui donc?

SALÉMA.

Hélas! ce fut ma mère.
Ce souvenir pour moi la rend encor plus chère.
Nous sortions de l'enfance; et ses yeux vigilans,
Toujours ouverts sur nous, observaient nos penchans.
Pour un infortuné, son cœur, avec tristesse,
Un jour, au fond du mien, crut voir moins de tendresse.
Pour m'instruire avec fruit, seule, elle me conta
Un trait noble et touchant, que la pitié dicta.
« Ma mère, nommez-moi, lui dis-je avec instance,
» Ce mortel généreux qui secourut l'enfance.
» Non, me dit-elle, non. Ma fille, un tel secret
» Souvent du bienfaiteur est un second bienfait:
» S'il faut s'envelopper des ombres du mystère,
» C'est lorsqu'on craint sur-tout d'offenser la misère.
» Hélas! les malheureux sont des objets sacrés
» Vers lesquels, sans efforts, nos cœurs sont attirés:
» C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire;
» Pour prix d'avoir bien fait, on veut encor bien faire:
» Par un nouveau desir, ce desir est accru;
» Et voilà le bonheur que produit la vertu ».
Ma sœur, ce fut ainsi que me parla ma mère.

ODÉIDE.

Ah! ce trait si touchant, c'est trop long-temps le taire;
Ensemble nous plaiderons cet enfant malheureux.

SALÉMA.

Oui; mais je crains, hélas! ce plaisir douloureux;
Et d'attendrissement mon ame est trop remplie.

Eloigné

TÉNAIM.

La voilà donc toujours, cette mélancolie
Dont rien jusqu'à présent n'a pu rompre le cours,
Qui fait pâlir ton front, et ternit tes beaux jours;
C'est assez que Farhan, que ton coupable frère,
Ait quitté la tribu, la tente de son père;
Qu'il ait pu d'Abufar, oubliant les vieux ans,
Laisser de Samaël les généreux enfans.
Abufar l'a perdu. Faudra-t-il que sa fille
Mette à son tour le deuil, le trouble en sa famille,
Et que mon frère, hélas! par un tourment nouveau,
Pleure son fils errant et sa fille au tombeau?
Saléma, tu le sais, quand tu perdis ta mère,
Je voulus t'en servir; j'accourus chez mon frère.
Songe, avant qu'Abufar revienne ici bénir
Le cours de nos travaux tout prêts à se r'ouvrir;
(Car c'est ainsi chez nous, selon l'antique usage
Transmis par nos aïeux, consacré d'âge en âge,
Qu'un père à ses enfans annonce le retour
Et du travail de l'homme et du flambeau du jour);
Songe au moins, de tes traits, à faire disparaître
Ces traces d'un chagrin qui l'ont frappé peut-être,
Ce nuage d'ennui, cette sombre langueur,
Qui cache trop souvent les orages du cœur.

SCÈNE II.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, FHARASMIN.

FHARASMIN, *à Odéide.*

QUAND du jour renaissant la brillante lumière
Vient, pour moi, des travaux commencer la carrière,
Prisonnier d'Abufar par le droit des combats,
Au sein de ces désests emmené sur ses pas,
Echappé, jeune encore, aux fureurs de la guerre,
A vos ordres soumis par les ordres d'un père,
Je viens vous demander ceux que je dois remplir.

ODÉIDE.

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir!
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi long-temps sous vos coups redoublés!
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes.
Faites-vous, Fharasmin, aider dans vos travaux.

FHARASMIN.

Vos égards, dès long-temps, ont adouci mes maux.

Éloigné de la Perse au sein de l'Arabie,
Votre pitié pour moi m'a rendu ma patrie :
Votre père me voit, me traite avec bonté ;
Je ne m'apperçois point de ma captivité.
Il daigne comme un fils m'admettre en sa famille ;
J'obéis par son ordre aux ordres de sa fille.
Ces tentes, ces chameaux, ce désert m'est sacré.
Ce cœur, le ciel m'entend, n'a jamais murmuré.
Je rends grâce à mon sort. La peine que j'endure
N'est qu'un bienfait de plus, et non pas une injure.
Ah! malgré sa rigueur, sans doute il m'est trop doux
De remplir des devoirs qui sont prescrits par vous.

SALÉMA.

Quel discours! Sa douceur, sa fierté, son courage,
Mais sur-tout sa vertu, sont peints sur son visage.
Ah! le cœur le plus tendre et le plus généreux
Ne nous préserve pas d'un destin malheureux.

SCENE III.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, FHARASMIN, ABUFAR.

(*Dès qu'Abufar paraît devant l'autel, ses filles, sa sœur, Fharasmin, et tous les habitans du désert, se mettent à genoux*).

ABUFAR.

SOLEIL, dont la lumière et la chaleur féconde
Sont l'œil, l'ame, la règle et la splendeur du monde,
Qui, sous l'abri des mœurs, voit l'Arabe indompté
Dans ce vaste désert marcher en liberté ;
(*il brûle de l'encens sur l'autel.*)
Sur nous, sur tes enfans, sur ta famille immense,
Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence ;
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.
(*à sa famille et à tous les habitans du désert.*)
Levez-vous, mes enfans.
(*ses filles et sa sœur s'apprêtent chacune pour leur ouvrage. Fharasmin apporte un siège pour Abufar, sort et rentre, occupé de différens travaux de la maison.*)
(*à ses deux filles.*)
Mais, d'où vient qu'à ma vue
D'un trouble encor récent votre ame semble émue ?
Ténaïm, dans leurs yeux j'apperçois quelques pleurs.

TÉNAIM.

L'histoire d'un vieillard a causé leurs douleurs.

Leur âge, à ces récits, ouvre une oreille avide ;
Et même, en cet instant, votre jeune Odélide
Conjurait Saléma de lui conter comment
Le ciel, par un vieillard, eut pitié d'un enfant.
Mais sa sœur Saléma craignait de nous l'apprendre,
D'en être trop émue.

ABUFAR.

Eh ! pourquoi s'en défendre?
Hélas ! sans la pitié, sans ce don précieux,
Le plus cher, le plus doux que nous tenions des cieux,
Dans ces climats brûlans, sur ce sable où nous sommes,
Que deviendrions-nous, si nous n'étions des hommes?
N'est-ce pas elle ici, qui, dans leur pauvreté,
Consacre nos déserts par l'hospitalité?
Malheur au peuple ingrat, abhorré sur la terre,
A qui cette pitié pourrait être étrangère!
Mais le cœur d'un Arabe a toujours palpité
Aux traits de la valeur et de l'humanité.
(à Saléma.)
Eh bien! dis; cet enfant ... cet âge a tant de charmes!
Parle, apprends-moi son sort, et fais couler mes larmes.

SALÉMA.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant
Embrâsait de ses feux le sable étincelant,
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'apperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
O mes enfans, dit-il! vous reverrai-je encore?
Déjà l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a, pour l'appaiser, qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur! ô surprise!
Il voit... Ciel! une femme, auprès d'un roc assise;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour!
« Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire,
» Je expire avec l'enfant que ma soif va détruire :
» Le voilà, le voilà! lui répond le vieillard:
» Vivez tous deux ». Au ciel il adresse un regard,
Il le prie, il le presse; et ce ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.
L'enfant, au moment même, est reçu dans ses bras.
« Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
» Ta femme et tes enfans. Vieillard, sers-lui de père.
» Par toi, qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
» Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent. »

Et prenant tout-à-coup un prophétique accent;
« Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
» Que la soif, que la mort, l'espace, le silence;
» Tiens, voilà ton chemin. C'est l'Eternel, c'est moi;
» C'est ce fruit de mon sein, qui va veiller sur toi.
» Vieillard, de cet enfant tu soutiens la faiblesse;
» Cet enfant, à son tour, soutiendra ta vieillesse.
» Emporte avec ses pleurs, pour les jours malheureux,
» La céleste faveur qui vous suivra tous deux ».
Elle expire.

ABUFAR.

Et du ciel, un jour sans qu'elle y pense,
Tu crois que la vertu reçoit sa récompense?

SALÉMA.

Mon père, seriez-vous surpris de ses bienfaits?

ABUFAR.

La vertu, mes enfans, ne m'étonne jamais.

SALÉMA.

Et cet enfant, mon père, existe-t-il encore?

ABUFAR.

Oui.

SALÉMA.

Quel est son destin?

ABUFAR.

Le ciel veut qu'on l'ignore.
Du sort de l'orphelin il daigne se charger.
Je n'en puis dire plus; c'est trop m'interroger.

ODÉIDE.

Vous pleuriez comme nous.

ABUFAR.

Oui, croyez-moi, mes filles,
Les bonnes actions protègent les familles.
Heureux qui peut au faible, accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le ciel et lui!
Un appui! J'eus un fils; j'ai nourri son enfance;
Sur un si cher soutien j'avais compté d'avance.
Comment croire, en effet, que des enfans jamais
Perdront le souvenir de nos premiers bienfaits;
Qu'ils oublieraient un père? Hélas! dans ma jeunesse,
J'ai du mien saintement honoré la vieillesse.
S'il m'a fallu le perdre, il a reçu du moins
Jusqu'à son dernier jour ma tendresse et mes soins.
Mes filles, de sa fuite expliquant le mystère,
Peut-être avez-vous lu dans le secret d'un frère.
Dites: Pourquoi Farhan, non moins prompt que l'éclair,
Sur nos ardens coursiers traversant le désert,
Des bords féconds du Nil passant dans la Syrie,

Courant, cherchant, fuyant la Perse et la Médie,
Par un tourment secret, sans relâche agité,
Trop serré dans l'espace et dans l'immensité,
De déserts en déserts changeant de solitude,
Promène-t-il par-tout sa vague inquiétude?
Le vice auprès des mœurs n'est jamais sans effroi.
Sans doute il n'a pas cru pouvoir vivre avec moi.
Comment m'a-t-il quitté? Sans escorte, sans suite,
Comme un vil criminel précipitant sa fuite.
Pourquoi? Pour échapper à son coupable ennui;
Pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop sur lui;
Pour acheter bien cher, trompé par ses caprices,
Le tourment des remords, des besoins et des vices.
Qu'il ne revienne point, je ne veux plus le voir.

TÉNAIM.

Mais s'il rentrait un jour, mon frère, en son devoir?

SALÉMA.

A vos genoux bientôt s'il accourait se rendre?

ODÉIDE.

S'il vous forçait enfin à le voir et l'entendre?

TÉNAIM.

Mon frère, écoutez-nous.

SALÉMA.

Mon père!

ABUFAR.

Non, jamais.
L'ingrat a trop long-temps oublié mes bienfaits.
Puisque ta fuite, enfin, m'a fait à ton absence,
Loin de moi, malheureux, va porter ta présence.
Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grace au ciel qui m'a donné des filles.
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux!
Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre et nous aide à mourir.
Le ciel vous fit exprès pour consoler les pères.
Mais, dis: Par quels ennuis, à la raison contraires,
D'une morne langueur les rapides progrès
Accablent-ils ton ame, altèrent-ils tes traits?
Pourquoi, dans le désert, avec un regard sombre,
Seul, et le front baissé, vas-tu chercher dans l'ombre
Des ravages du temps quelques débris nouveaux,
Et t'asseoir en pleurant sur de tristes tombeaux?

Pourquoi, lorsque la nuit sur ses immenses voiles,
De leur rayon tremblant fait briller les étoiles?
Pourquoi vois-je tes yeux, trop souvent attristés,
Fixer avec des pleurs leurs paisibles clartés?
Ta main presser ton cœur, et ton regard austère
Du ciel avec lenteur retomber sur la terre?
Qui donc consterne ainsi ton courage abattu?
Ce n'est point le remords qui pèse à la vertu.
Le remords naît du crime; il est fait pour ton frère;
Qui méprisa mes pleurs, qui brava ma prière.

SALÉMA.

Il est bien loin de nous.

ABUFAR.

Pourquoi m'a-t-il quitté?

SALÉMA.

S'il est dans le malheur?

ABUFAR.

Il l'aura mérité.
C'est à vous, mes enfans, de fermer ma paupière.
Voici bientôt l'instant qui, bornant ma carrière,
De mes jours pâlissans éteindra le flambeau;
Mais la vertu nous suit au-delà du tombeau.
J'ai vécu libre, en paix, caché dans l'Arabie,
Chérissant mes enfans, ma femme, ma patrie;
Content de mes égaux, content aussi de moi,
N'ayant jamais connu le remords ni l'effroi;
J'ai borné tous mes vœux à ces champs de verdure,
Que sur nos mers de sables a jetés la nature:
Trouvant dans mon travail, secondé par vos soins,
Trop peu pour la richesse, assez pour nos besoins;
J'acheverai de vivre entre des mains si chères,
Bénissant la nature et le dieu de mes pères;
Heureux dans mon matin, plus heureux vers le soir,
De faire encore le bien qui reste en mon pouvoir.

(*Fharasmin est revenu auprès de la famille.*)

Ecoute, Fharasmin: mon captif par la guerre,
Tu vis depuis cinq ans sur notre aride terre.
Passant par nos tribus de Nasser, de Sajir,
Des voyageurs nombreux, bientôt prêts à partir,
Vont regagner la Perse et quitter l'Arabie:
Pars avec eux, sois libre et revois ta patrie.
C'est un plaisir, du moins, que j'emporte au tombeau.
Je te donne des fruits, une tente, un chameau.
Voilà tous nos trésors. C'est là notre richesse.
Et si la Perse, un jour, t'inspirait sa mollesse,
Souviens-toi, Fharasmin, de notre pauvreté
Et des jours innocens de ta captivité.

Je sens que de t'aimer m'étant fait l'habitude,
Mes yeux te chercheront dans cette solitude.
Nous allons nous quitter ; mon cœur souffre, et je croi
Que le tien quelquefois se souviendra de moi.
(*à Salema*).
Et vous, ma fille, allez, dissipez le nuage
De cet ennui profond qui sied mal à votre âge.
Pour goûter le bonheur, pour trouver près de nous
Et nos plaisirs plus purs et nos travaux plus doux,
Pour calmer sans effort votre mélancolie,
Donnez par vos vertus du charme à votre vie.
Toi, toujours à ma fille obéis, Pharasmin,
Jusqu'au moment marqué pour ton départ prochain.
(*ils sortent tous, excepté Odéide*).

SCENE IV.

ODÉIDE, *seule.*

PHARASMIN va partir : de son triste silence,
De son air abattu que faut-il que je pense ?
Ah ! lorsqu'il est tout prêt à nous abandonner,
De quel œil à mon tour le vois-je s'éloigner ?
Hélas ! pourrai-je bien me faire à son absence ?
J'y songerai long-temps. Avec quelle constance
Il volait le matin vers ses mâles travaux !
Comme il venait le soir oublier tous ses maux !
Mais il n'est point parti. Quelque trouble l'agite.
Il regarde ma sœur ; il soupire, il me quitte,
Il la cherche, il s'afflige, il observe ces lieux ;
Et c'est toujours vers moi qu'il ramène ses yeux.
Mais je le vois. Mon cœur déjà craint sa présence.

SCENE V.

ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN.

QUAND il faut vous quitter, quand mon départ s'avance,
Souffrez que Pharasmin goûte au moins le plaisir,
Et de vous voir encore et de vous obéir.
Mais quels que soient les lieux où mon destin me guide,
Je n'oublirai jamais les bontés d'Odéide.
Fait aux mœurs du désert, heureux de l'habiter,
Je vois avec douleur ce que je dois quitter.
Mêmes goûts, mêmes soins, la commune habitude,
Tout semble m'enchaîner dans cette solitude.

J'y laisse des objets si chers, si précieux,
Que je ne puis les voir et croire à nos adieux,
Comment errant au gré de son ame inquiette,
Pouvant goûter en paix les biens que je regrette,
Farhan, si loin d'un père et si loin de ses sœurs,
D'une vie aussi pure a-t-il fui les douceurs?
Pour lui que de malheurs, de périls sont à craindre!
Je gémis sur son sort.

ODÉIDE.

Est-ce à vous de le plaindre?
Vous ne l'ignorez pas, il fut votre ennemi.

PHARASMIN.

J'ai voulu vainement devenir son ami.
Soit qu'en moi, comme Arabe, il détestât peut-être
Un Persan toujours prêt à ramper sous un maître;
Soit par ses passions que sans cesse agité,
Il m'enviât mon calme et ma tranquillité;
Soit qu'en secret jaloux, son œil avec colère
Vît pour moi l'amitié, l'estime de son père;
Soit caprice, fureur, ou qu'il trouvât trop doux
Le sort et les travaux qui m'attachaient à vous;
J'ai toujours remarqué, dans son regard terrible,
Que son cœur me gardait une haine invincible.
J'en ai gémi tout bas. Mais quelquefois, enfin,
Dans nos amitiés même il entre du destin;
Il m'est cher, cependant, puisqu'il est votre frère.

ODÉIDE.

Toujours l'inquiétude a fait son caractère.
Toujours vers les excès je le vis entraîné;
Mais c'est pour la vertu que son cœur était né.
O malheureux Farhan!

PHARASMIN.

Votre douleur me touche.
Je gémis du soupir qui sort de votre bouche.

ODÉIDE.

Cependant, car la Perse a des charmes pour vous,
Vous n'aurez pas long-temps à gémir avec nous.
Vous ne reverrez plus la tribu de mon père,
Les fils de Samaël, la tente hospitalière,
Le sol où croît pour nous le doux fruit du dattier,
Le vallon du chameau, le désert du palmier,
Le chemin du pasteur. Dans l'éclat et la gloire,
De ces songes bientôt vous perdrez la mémoire.
La faveur de Cambise, un palais....

PHARASMIN.

Je l'ai fui.
Combien j'en ai connu la splendeur et l'ennui!

Las de voir de trop près l'éclat du diadême,
[illegible]e chercher toujours sans me trouver moi-même ;
[illegible] sans perdre jamais tous ces vains préjugés,
Ces besoins de l'orgueil dont les grands sont chargés ;
Entraîné vers les camps ; par le droit de la guerre,
Sous ce ciel embrâsé j'ai suivi votre bannière.
C'est-là que, sous ses lois, privé de tout secours,
J'ai désappris l'orgueil et le faste des cours ;
Que, loin du vice heureux, de l'oisive opulence,
Soumis à mes travaux, aimant ma dépendance,
A l'école des mœurs et de la pauvreté,
J'ai senti le bienfait de mon adversité.
Je fus un homme, enfin. Mon épaule tremblante
Se courba fièrement sous la hache pesante.
J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents ou qui vole avec eux,
Que pour l'Arabe exprès la nature a fait naître
L'ami, le compagnon, le trésor de son maître ;
A toute heure, en tout lieu, lui prêtant son appui,
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.
Oh ! comme avec plaisir retrouvant ma jeunesse,
De la cour, sous mes pieds, je foulais la mollesse !
Dans cette cour servile, hélas ! qu'eussé-je été ?
J'aurai compté des jours sans avoir existé.
Que mon cœur d'un autre œil vit ici la nature !
A mes regards bientôt une volupté pure
Enchanta le désert où paissent nos chameaux,
Les puits où vont le soir s'abreuver nos troupeaux ;
Les lieux où croît l'encens, où murmure l'abeille ;
Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille ;
Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé,
Tout ce que j'apperçois. Vous seule avez peuplé
Ces montagnes, ces rocs, ces prés, ce sol aride ;
Tout l'univers pour moi s'est rempli d'Odéide.
Je n'ai connu, senti qu'une captivité.
Tranquille auprès de vous, loin de vous agité,
Quand vous charmiez mes yeux, ils vous cherchaient encore.
J'appelais dans la nuit les rayons de l'aurore ;
J'appelais dans le jour les rayons du soir.
Enfin, je vous voyais sans avoir cru vous voir ;
Je vous suivais par-tout dans le désert errante,
Je recueillais, avide et d'une bouche ardente,
Votre souffle perdu dans les airs enflammés ;
Mes pas prenaient vos pas sur le sable imprimés.
Vous ignoriez mes feux, mes soupirs et mes larmes.
C'est moi qui vous apprends le pouvoir de vos charmes.
Le ciel a mis pour moi, dans le même séjour,

La beauté, le bonheur, l'innocence et l'amour.
On dirait que le ciel tous deux nous y rassemble,
Pour nous voir, nous aimer, pour y mourir enseu
Je ne sais, et je cherche, en des transports si doux,
Si je vis dans moi-même, ou si je vis dans vous.
Oui, j'obtiendrai la main d'Odéide attendrie,
Ou je cours dans la Perse oublier l'Arabie.
L'oublier ! Non, jamais. Un mot peut m'avertir
Si je dois maintenant ou rester ou partir.

ODEIDE.

Vous savez, Fharasmin, par quelle obéissance
Nous devons de mon père honorer la puissance.
Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins, sur nous, descend du haut des cieux.
Il aime avec transport la terre qu'il habite,
Et Fharasmin, hélas ! n'est point Samaélite.
Je crains... mais cependant...

FHARASMIN.

Les momens sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi ! les chameaux sont prêts ?

FHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.
Mais, j'entends quelque bruit. On approche ; je tremble
Qu'en ce moment tous deux on ne nous voie ensemble.
C'est toi, Gemma !

SCENE VI.

ODÉIDE, FHARASMIN, GEMMA.

GEMMA.

Faut-il que, causant vos douleurs,
Je vous vienne annoncer le sujet de vos pleurs !

ODÉIDE.

Quoi donc !

GEMMA.

Farhan n'est plus. Votre malheureux frère
Dans ses destins errans a fini sa carrière.

ODÉIDE.

O ciel !

GEMMA.

Un voyageur vient de m'en informer ;
Mais c'est un bruit fatal qu'il a craint de semer.
Il sait que nos tribus à Farhan attachées
Seraient de son trépas trop vivement touchées.

ODÉIDE.

Mon cher Farhan ! mon frère ! Hélas ! tes sœurs en vain
Espéraient ton retour. C'est donc là ton destin !
Tu péris, et si jeune ! Ah ! nos sables, peut-être,
Ou les gouffres des mers, t'auront vu disparaître.

FHARASMIN.

Dissimulez vos pleurs, cachez bien son trépas.
Pleurez, pleurez sa perte, et ne l'annoncez pas ;
Abufar n'en pourrait soutenir la nouvelle.
Craignons de déchirer son ame paternelle :
Il aime encor Farhan. Des pères attendris
Tout le courroux s'éteint sur la tombe d'un fils ;
Et celui qui s'armait d'un front inexorable,
Dans l'enfant qui n'est plus ne voit plus un coupable.
(*il sort avec Odéide et Gemma.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FHARASMIN, *seul.*

FARHAN, tu n'es donc plus ! Le sort a pour toujours
Terminé tes tourmens, tes périls et tes jours.
J'avais lu dans ton ame ; en vain tu voulus taire
De ton fatal amour le terrible mystère.
Je ne me trompais pas. Oui, je crois que son cœur
Brûlait pour Saléma d'une coupable ardeur.
Sans-doute il aura fui, dans son désordre extrême,
Pour étouffer un feu qu'il abhorrait lui-même.
Au fond de son tombeau trop heureux le mortel
Qu'un jour de plus peut-être eût rendu criminel !
Mais Saléma s'approche, et la jeune Odéide :
Le trouble est sur leur front, leur démarche est timide.
Allons, retirons-nous. Qu'elles goûtent du moins
La triste liberté de pleurer sans témoins. (*il sort.*)

SCENE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

ODÉIDE.

DE quel effroi, ma sœur, votre ame s'est remplie !
O trop funeste effet de la mélancolie !
Craignez, helas ! craignez son horrible poison.

SALÉMA.

Il consume ma vie, il détruit ma raison :
Laissez-moi seule, en pleurs, errante, solitaire...

ODÉIDE.

Quoi ! de ces noirs ennuis rien ne peut vous distraire ?

SALÉMA.

Tout m'afflige, ma sœur, dans ce triste séjour ;
Moi-même je me hais, je déteste le jour :
A quel prix, juste ciel, que peut-être j'offense,
Aux malheureux humains donnas-tu l'existence !
Que n'avons-nous tari, mourant dans nos berceaux,
La coupe inépuisable où tu cachas nos maux !
Hélas ! quand nous naissons, notre ame s'en défie ;
Sur ses bords en tremblant nous essayons la vie :
Mais ce breuvage amer, après l'avoir goûté,
Libres de notre choix, l'aurions-nous accepté ?
Ah ! par nos cris plaintifs, sur le sein de nos mères,
Nous avons annoncé, pressenti nos misères,
L'homme, au premier aspect des maux qu'il doit souffrir,
Se rejette en arrière, et demande à mourir.

ODÉIDE.

Vous me faites trembler : que faut-il que je pense !
De ces sombres douleurs d'où naît la violence !
Vous cherchez le trépas.

SALÉMA.

Fuyons.

ODÉIDE.

Ah ! je vous suis ;
J'apprendrai le secret de vos cruels ennuis,
Ou tombant à vos pieds...

SALÉMA.

Tu frémiras, sans doute.

ODÉIDE.

N'importe.

SALÉMA.

Tu le veux ?

ODÉIDE.

Parlez.

SALÉMA.

Eh bien ! écoute ;
Mais ne m'interromps pas. Vois sous quels couleurs
Les cieux m'ont annoncé le plus grand des malheurs.
Pour vaincre mes ennuis par le conseil d'un père,
Ce matin vers nos champs je marchais solitaire,
Voulant y recueillir par d'utiles travaux
Le fruit de nos palmiers, le lait de nos troupeaux :
Aux plus doux sentimens, à la paix disposée,

Je ne sais quelle erreur égarait ma pensée :
J'allais, je regardais, mon œil ne voyait pas ;
Un charme inexprimable entraînait tous mes pas :
Mon esprit enivré, plein de son propre ouvrage,
Se cherchait un bonheur, s'en composait l'image.
Pour mieux goûter, ma sœur, ce plaisir si profond
D'un cœur qui s'entretient, se parle, se répond,
Qui s'écoute, et sur-tout qui craint de se distraire,
Je me suis recueillie à l'ombre solitaire
D'un arbre du désert, où mes esprits charmés,
Séduits par la fraîcheur, par le repos calmés,
Quand déjà le soleil de feux couvrait sa route,
Aux douceurs du sommeil se sont livrés sans doute.
J'ai cru que, dans la Perse, et sous des cieux si beaux,
J'errais parmi les fleurs, les moissons, les ruisseaux,
Les ombrages, les fruits, mille autres dons encore
Que le Persan reçoit de l'astre qu'il adore.
Tandis qu'à mes esprits vivement enchantés,
Tant de riches trésors s'offraient de tous côtés,
Un jeune homme charmant sembla frapper ma vue ;
Son front était pensif, son ame était émue ;
Dans ses yeux pleins de flamme, où régnait la pudeur,
Je ne sais quoi de tendre en modérait l'ardeur.
Parmi ces fleurs, ces fruits, ces eaux, cette verdure,
Il semblait s'embellir de toute la nature ;
Et la nature aussi, dont il était l'amour,
Semblait de son aspect s'embellir à son tour.
Mais lorsqu'avec transport observant son visage,
De quelques traits chéris j'y démêlais l'image,
A mon bonheur à peine osant ajouter foi,
Tout cet enchantement s'est enfui loin de moi.
Dans un vaste désert je me crois transportée,
Sur une terre aride, inculte, inhabitée,
Meurtrière, brûlante, où des cieux enflammés
Dévoraient jusqu'aux rocs de leurs feux consumés.
Un jeune voyageur devant moi se présente ;
Il me semblait mourant. Eperdue et tremblante,
Je cours dans ma pitié le sauver du trépas :
Du sable en gémissant j'arrache tous mes pas ;
Je m'arrête, et je marche, et je tremble, et j'espère ;
Je m'efforce, j'approche : hélas ! c'était mon frère.

ODÉIDE.

Lui !

SALÉMA.

Lui-même, Farhan. « Ma sœur, dit-il, c'est toi !
» Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi ?
» Hélas ! la même ardeur dans notre sein s'allume,

» Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
» Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant ?
» Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
» Semble expirer au loin dans ce rayon funeste :
» C'est son dernier pour nous, c'est le seul qui nous reste ».
Nos pieds, alors, nos pieds cherchent à s'affermir
Sur un sable tremblant, prêt à nous engloutir :
Nous pâlissons tous deux, nos cheveux se hérissent ;
Nous nous tendons les bras, nos corps glacés fléchissent ;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux,
S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.
Ma sœur, j'étouffe encor.

ODÉIDE.

Dieu, quelle affreuse image !
Qu'elle a dû vous frapper d'un sinistre présage !

SALÉMA.

Ma sœur, ce n'est pas tout : un autre objet d'horreur
M'agite, suit mes pas, redouble ma terreur.

ODÉIDE.

Qu'entends-je, ô ciel !

SALÉMA.

Muette, immobile, surprise,
De ma profonde erreur quand je me fus remise,
Où croyez-vous, ma sœur, sans m'en douter, hélas !
Que mon égarement m'ait fait porter mes pas ?
Ma sœur, ce n'était point dans ces champs de verdure
Que de ses dons pour nous orne encor la nature,
Parmi ces doux parfums, ces trésors enchanteurs,
Amassés par l'abeille et conquis sur les fleurs ;
C'était dans cette enceinte où des cyprès funestes
Couvrent de nos aïeux les déplorables restes ;
Où, gravés sur la pierre et semés sur nos pas,
Leurs noms offrent par-tout les leçons du trépas :
Parmi ces rangs de morts, ces dépôts de poussière,
Des tombeaux, des débris, les cendres de ma mère.
J'ai cru d'abord, j'ai cru que mon étrange erreur,
Par le sommeil produite enfantait ma terreur.
Veillais-je, ô ciel! dormais-je? En ce désordre extrême,
J'ai craint de me tromper, j'ai douté de moi-même ;
J'ai voulu par un cri m'en assurer soudain :
Ce cri par ma frayeur expira dans mon sein.
Je me parlais tout bas, je fixais la lumière ;
Ma main pressait ma main, mon pied pressait la terre,
Il pressait les tombeaux. --- Non, tout ce long tourment
N'était point né, ma sœur, d'un assoupissement:
Je veillais, je veillais ; j'ai droit de m'en répondre:
Je ne me trompe pas. Ah! je me sens confondre.

Quel est donc ce pouvoir, cet horrible poison
Qui, lorsque le corps veille, endort notre raison?
Quoi! du flambeau du jour quand nous voyons la flamme,
Serait-il un sommeil qui s'attache à notre ame?
Quel sommeil, juste dieu! je tremble encor d'effroi.
Eh! qu'est-ce donc, ma sœur, qui s'est passé dans moi?
Je ne m'abuse point, j'entends ce triste augure:
Farhan, Farhan n'est plus, tout mon cœur me l'assure;
Sans doute en ce moment quelque nouveau danger,
Les pièges d'un brigand, le fer d'un étranger,
La soif dans le désert, la tempête, la guerre,
Auront tranché les jours de mon malheureux frère.

ODÉIDE.

Hélas! vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
On m'a dit dans l'instant...

SALÉMA.

Quoi! ma sœur....

ODÉIDE.

Il est mort.

SALÉMA.

Grace au ciel, la douleur reste seule à mon ame!
Je ne crains plus enfin ma détestable flamme.

ODÉIDE.

Qu'entends-je! quels forfaits! ô déplorable jour!
Se peut-il?...

SALÉMA.

Eh! ma sœur, connaissez-vous l'amour?
La voilà, cette ardeur que ma bouche a trahie,
Que cachaient les langueurs de ma mélancolie;
Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu,
Qui troublait ma raison, qu'en vain j'ai combattu.
Oui, je vis pour Farhan, je l'aime, je l'adore;
C'est là cet air, ce ciel, ce feu qui me dévore,
Ce vent de nos déserts, terrible envenimé,
Moins brûlant que l'amour dans mes sens allumé:
Vaila Farhan, c'est lui; c'était là son visage,
Lorsqu'une douce erreur m'en présentait l'image;
Jeune, sensible, ardent, tel qu'il frappa mes yeux,
Quand seul il enchantait et la terre et les cieux.
Que dis-je? Ah! dans la tombe où j'ai troublé ta cendre,
Sans doute avec horreur, Farhan, tu dois m'entendre!
J'ai donc tout profané: ce vertueux séjour,
L'honneur, les nœuds du sang, la nature et l'amour!
Ma sœur, venge sur moi ce ciel qui me déteste;
Arrache-moi ce cœur, ce cœur né pour l'inceste.
Frappe, voilà mon sein.

SCENE III.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED.

SOBED.

BRULÉ d'un ciel ardent,
Farhan qu'on a cru mort arrive en cet instant :
Un pasteur du désert vient de le reconnaître
Sur le même coursier qui le fit disparaître ;
Sur son coursier chéri, qui, par sa voix flatté,
Marquait en bondissant sa joie et sa fierté.
Vous l'allez voir bientôt ; mais redoutant son père,
A son premier courroux il voudra se soustraire.
Agité, tout poudreux, et prompt à vous chercher,
C'est près de vous d'abord qu'il viendra se cacher.
Le voici.

SCENE IV.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED, FARHAN.

FARHAN, *à Sobed.*

LAISSEZ-NOUS.

(*Sobed se retire.*)

SCÈNE V.

ODÉIDE, FARHAN.

FARHAN.

MES sœurs, c'est votre frère.
Embrassez-moi.

(*il les embrasse.*)

SALEMA.

Farhan !

ODÉIDE.

O ciel !

FARHAN.

Que fait mon père?
(*à part.*)
Je tremble.

ODÉIDE.

En ce moment la tribu de Sajir
Le retient.

FARHAN.

Je respire. Oh ! je puis donc jouir,
Mes sœurs, mes tendres sœurs, après ma longue absence,
Du plaisir de vous voir ! Combien votre présence
Enchante

Enchante mes regards! — Ce soleil dévorant...
Ces sables... des ennuis... le vent, ce cruel vent
Du désert... tout m'accable. — Ah! je suis plus tranquille;
Ces tentes, ces chameaux, cet innocent asyle,
L'aspect de Samaël, de ma tribu... je croi
Que le bonheur enfin va s'approcher de moi.
Mais pourquoi, Saléma, vois-je sur ton visage
Des traces de langueur? Pourquoi donc un nuage
Obscurcit-il si-tôt les jours de ton printemps?
Ton cœur paraît souffrir.

ODÉIDE.

Ma sœur, dans tous les temps,
Ne fut que trop portée à la mélancolie.

FARHAN.

Eh! laissez-la répondre.

SALÉMA.

Ah! notre triste vie,
Ainsi que ces déserts, nous offre peu de fleurs;
Mais une main prodigue y sema les douleurs.

FARHAN.

(*à Odéide.*)

Ah! Saléma. Ma sœur, tu revois donc ton frère
Avec plaisir?

ODÉIDE.

Sans doute.

FARHAN.

(*à Odéide.*) (*à toutes deux.*)
Oh! viens! — Que je vous serre
Toutes deux sur mon cœur, chère Odéide!

ODÉIDE.

Hélas!
Combien j'ai dans l'instant pleuré votre trépas!

FARHAN.

(*à Saléma.*) (*à Odéide.*)
Et tu pleurais aussi? Cette nouvelle encore
Ne s'est pas répandue, et mon père l'ignore!

ODÉIDE.

Je le crois.

FARHAN.

Si j'étais mort avec son courroux!
Ici, pour le fléchir, mes sœurs, je n'ai que vous.
Peut-être Ténaïm autant que lui m'abborre?

ODÉIDE.

Son cœur vous chérissait, il vous chérit encore.

FARHAN.

(*à toutes les deux.*)
Et toi, Saléma. toi. Vous que j'aimai toujours,

Avec mon père ici, mes sœurs, dans vos discours,
Vous avez quelquefois parlé de mon absence !

ODÉIDE.

Il condamna sur vous notre bouche au silence.

FARHAN.

Son cœur pour moi de haine est donc bien pénétré ?

ODÉIDE.

La nuit, en vous nommant, hier il a pleuré.

FARHAN.

Pleuré, pleuré ! dis-tu ? — Saléma, ta tristesse
Et mes erreurs, sans doute, ont troublé sa vieillesse.

ODÉIDE.

Vous soupirez, mon frère ?

FARHAN, *à Odéide.*

Ah ! ma sœur, c'est à toi
D'adoucir les chagrins qu'il a reçus de moi :
Dans mon absence, au moins, tes accens pleins de charmes,
Tes innocentes mains auront séché ses larmes.
Oui, ton aspect lui seul console mes douleurs :
Viens, oh ! viens dans mes bras !
(*il la serre tendrement contre son sein.*)

SCENE VI.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN, ABUFAR.

ABUFAR, *sans être apperçu, regardant Farhan lorsqu'il presse tendrement sa sœur contre son sein.*

Que vois-je, ô ciel !

FARHAN.

Je meurs.
(*à ses sœurs.*)
Oui, c'est lui ; cachez-moi : dieu, quelle est sa colère !
Mes sœurs ! mes sœurs !

ODÉIDE ; *elle disparaît avec Saléma.*

Sortons.

FARHAN.

Où fuirai-je ?

SCENE VII.

FARHAN, ABUFAR.

FARHAN.

Mon père....

ABUFAR.

Moi ! je n'ai point de fils. Je me souviens qu'un jour
J'en crus posséder un bien cher à mon amour.

On le nommait Farhan. J'élevai sa jeunesse;
J'avais fondé sur lui l'espoir de ma vieillesse;
Mais j'ignore en quels lieux il a porté ses pas.

FARHAN.

S'il était devant vous ?

ABUFAR.

Je ne l'apperçois pas.
Mais le nouvel objet qui frappe ici ma vue
M'a saisi tout-à-coup d'une horreur imprévue.
En cherchant dans ton cœur, me dirais-tu pourquoi,
Quand j'observe ton front, je frémis malgré moi ?
N'est-ce pas (ton maintien, ton œil, tout m'en assure)
Que l'aspect d'un ingrat fait souffrir la nature ?
Ton père, réponds-moi, lorsque tu l'as quitté,
T'accablait-il du poids de son autorité ?
Etait-il un tyran ? fuyais-tu ses caprices,
L'excès de sa rigueur, l'exemple de ses vices ?
Mais s'il sentait pour toi ce vif et tendre amour
Que tu devais, ingrat, si mal payer un jour,
Comment à ces regards oses-tu reparaître ?
Non, ce n'est point ici que le ciel t'a fait naître.
Va revoir ces climats, ces palais enchantés,
Où règnent les tyrans, l'or et les voluptés;
Où le mépris des mœurs, où d'horribles maximes
Ont de leurs traits hideux dépouillé tous les crimes.
Que t'ont fait nos déserts ? De quel front reviens-tu
Y mêler l'air du crime à l'air de la vertu ?
Ne t'ai-je pas surpris parlant avec mes filles ?
Il faut dès ce moment avertir les familles,
Leur annoncer ... Que dis-je ? il n'en est pas besoin,
Et je me dois ici charger d'un autre soin.
Va-t-en, fuis, (pour te voir, mon horreur est trop forte.)
Va-t-en chez des méchans: où tu voudras, n'importe.
Ce même sol tous deux ne peut plus nous souffrir.
Va, fuis, sors de ma tente, ou je vais en sortir.

FARHAN.

J'obéis, il le faut, à la voix paternelle,
Sans doute avec douleur, mais sans me plaindre d'elle.
Le voyageur pourtant, le mortel égaré,
Consumé par la faim, par la soif dévoré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,
Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère,
Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.
Pour moi dans l'univers il n'est plus qu'un asyle.
Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos

Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du juge incorruptible,
Qui lit seul dans les cœurs et n'est pas inflexible.
Peut-être, à mes raisons, s'il m'avait entendu,
Le sévère Abufar se serait-il rendu.
Je perdrai peu de chose en perdant la lumière;
Mais j'emporte au tombeau la haine de mon père;
Voilà le dernier coup pour ce cœur abattu.
Adieu, je vais mourir.

ABUFAR.

Eh bien! que diras-tu?

FARHAN.

Je dis que le destin, que le ciel dans mon ame
Versa de nos climats et l'ardeur et la flamme;
Qu'un besoin fatiguant, un désir furieux
De sortir de moi-même et de voir d'autres cieux;
Un de ces mouvemens qui commandent en maître,
Que l'instinct nous inspire ou la raison peut-être,
M'ont emporté par-tout; dans ces champs fécondés
Par les trésors du Nil dont ils sont inondés,
Sous ces affreux rochers battus par la tempête,
Où ce fleuve s'enfonce et cache encor sa tête.
J'ai couru les déserts et les palais des rois,
Observé chaque peuple, et leur culte, et leurs lois;
Leurs trésors, leurs soldats, leurs mœurs, les origines;
Visité des tombeaux, des temples et des ruines;
Quelquefois sur l'Atlas, médité près des cieux
L'éternité du temps, l'immensité des lieux.
C'est-là que, m'emparant de la nature entière....

ABUFAR.

Et tu n'avais donc pas de famille et de père?
Tu n'as donc rien aimé? Qui, dans ton cœur, hélas!
Porta cette fureur que je ne conçois pas?
Le bonheur est le but où tout mortel aspire,
Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.
Mais ce but, ce bonheur, où donc le cherchais-tu?
Faut-il aller si loin pour trouver la vertu?
Eh quoi! n'avais-tu pas, dès ta plus tendre enfance,
Goûté de nos travaux le charme et l'innocence,
Cette paix des déserts, ces doux, ces nobles soins
Qui parmi nous du pauvre ont prévu les besoins?
N'avais-tu pas connu nos heureuses familles,
Vu nos chastes hymens, la pudeur de nos filles?
Tes sœurs, dont le soupçon n'oserait approcher?
Au bout de l'univers qu'allais-tu donc chercher?
Des lois? grace à nos mœurs, nous n'en avons aucune.
Des trésors? nos troupeaux font seuls notre fortune.

Des tombeaux? c'est ici que dorment nos aïeux.
Des temples? vois la terre et regarde les cieux :
Tout ici, mon enfant, sous une image pure,
Offre à nos yeux charmés l'auteur de la nature :
Par-tout dans ses bienfaits nous voyons son amour :
Sa grandeur resplendit dans le flambeau du jour.
La nuit, quand nous levons nos mains vers les étoiles ;
Dieu n'est-il pas présent sous ses augustes voiles,
Dirigeant d'un coup-d'œil le cours silencieux
De ces globes brillans dispersés dans les cieux?
Cet air, ce sol natal, cette douce patrie,
N'a donc rien dit, hélas! à ton ame attendrie?
Rien donc auprès de nous n'a pu te retenir?
Avais-tu donc si-tôt perdu le souvenir
De Ténaïm, l'appui de ton âge timide,
De ta sœur Saléma, de ta sœur Odéide,
De moi, car à mon tour je puis être compté?
Ton cœur, en me quittant, n'a donc point palpité?
Non, je ne croirai point que mon fils inflexible,
Sous des dehors heureux, cache un cœur insensible :
Mon fils n'est point barbare, il n'a point échappé
Aux premiers mouvemens dont tout homme est frappé.
Il faut de toi, mon fils, il faut que je m'assure
Qu'un hymen vertueux t'enchaîne à la nature.

FARHAN.

Quoi! l'hymen....

ABUFAR.

J'ai vieilli, je sais ce que je veux
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux :
J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen! pourrait-il te déplaire?
Regarde autour de nous. Ah! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs ;
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlans
Sur les pas égarés des voyageurs tremblans,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête ;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie ;
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah! tremble d'outrager l'implacable nature ;
On ne la vit jamais pardonner son injure.

L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.
Choisis dans nos tribus une épouse fidelle
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle :
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité.
Crois-moi, suis mes conseils. Va, je suis sans colère,
Rends-moi mon fils, Farhan, je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen jamais rien ne peut m'entraîner ;
Rien ne peut m'y contraindre et m'y déterminer.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats ; l'hymen, je le déteste.
Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits ! et la vertu ?

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Et ! malheureux, l'es-tu ?

FARHAN.

Je crois l'être, du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage
A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.
Ne te souvient-il plus que quitter sa patrie
Est pour tous nos enfans un crime en Arabie ?
La malédiction des pères furieux
S'attache sur leurs pas avec celle des cieux.
Irions-nous oublier aux rives étrangères
La pudeur, le travail, les vertus de nos pères,
Pour rapporter chez nous les vices corrupteurs
De cent peuples nourris dans le mépris des mœurs ?
Et voilà tes forfaits. Rebelle à la nature,
Rebelle à ton pays, barbare, ingrat, parjure...

FARHAN.

Barbare ! ingrat !

ABUFAR.

Tu l'es. Par les mœurs consacrés
Ces murs n'avaient point vu d'enfans dénaturés ;
Le ciel jusqu'à ce jour n'en avait point fait naître :
Un seul, un seul parut, et mon fils devait l'être.

FARHAN.

Savez-vous, savez-vous pourquoi je vous ai fui ?

Je vous quittais alors, je vous quitte aujourd'hui :
Un ascendant fatal, terrible, que j'abhorre,
M'a ramené vers vous et m'en éloigne encore.
Adieu.

ABUFAR.

Tu resteras.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

Je t'en fais la loi.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

J'aurai les moyens de m'assurer de toi.

FARHAN.

C'est la fuite, la fuite, ou la mort que j'espère.
Adieu.

(*il va pour s'échapper.*)

ABUFAR, *courant à lui, le saisissant et le serrant sur son sein.*

Tu resteras dans les bras de ton père ;
Oui, dans mes bras, cruel ; tu n'en sortiras plus :
Tu ferais, pour me fuir, des efforts superflus.

FARHAN, *étonné, hors de lui.*

Qui me retient ?

ABUFAR.

C'est moi. Ta resistance est vaine ;
Mon cœur presse ton cœur, mes bras forment ta chaîne :
Voilà le seul lien qui t'arrête avec nous.
Veux-tu partir, Farhan ?

FARHAN.

Je mourrai près de vous.

ABUFAR.

Va, tout est oublié. Séchons tous deux nos larmes.
Si le joug de l'hymen a pour toi peu de charmes,
Diffère, j'y consens, mon fils, à t'en charger :
Peut-être ce dégoût n'est-il que passager ;
Mais calme auprès de moi cette fougue orageuse
D'une ame trop ardente et trop impétueuse.
Reste avec Ténaïm, près de moi, de tes sœurs
Qui t'ont, même en ce jour, servi de défenseurs.
Nous perdons Pharasmin : tu l'estimes, je l'aime ;
Je viens de l'affranchir, de le rendre à lui-même ;
Mais c'est avec douleur que je le vois partir ;
Et parmi nous, peut-être, on peut le retenir.

FARHAN.

Comment, sous quel prétexte ?

ABUFAR,

ABUFAR.

A lui, par l'hyménée,
Si l'une de tes sœurs joignait sa destinée?

FARHAN.

Laquelle?

ABUFAR.

Saléma.

FARHAN.

Saléma! vous comptez
Qu'à cet hymen déjà ses désirs sont portés?

ABUFAR.

Et quel serait l'obstacle à ce nœud que j'espère?
Son ame est libre encore, et Fharasmin peut plaire:
Leur âge les rapproche; une douce langueur
De Saléma d'avance a préparé le cœur
A ce charme si pur, à ce bonheur suprême,
Que doit l'épouse aimée au tendre époux qu'elle aime.
Unisons-nous tous deux pour la persuader.
Toi qui veux son bonheur, tu dois me seconder;
Vante-lui, Fharasmin, ses vertus, sa jeunesse:
Dis-lui que cet hymen, consolant ma vieillesse...
Mais j'observe en tes yeux des marques de douleurs:
Tu gémis, je le vois, d'avoir causé mes pleurs!
La source en est tarie. En quittant la lumière,
A tes deux sœurs dans toi je laisse un second père.
C'est mon plus doux espoir, c'est mon dernier plaisir,
Et tu m'ouvres des bras où je pourrai mourir.

(*il sort avec son fils.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARHAN, *seul.*

SALÉMA va venir. Farhan, que vas tu faire?
Pourras-tu t'acquitter des ordres de ton père?
Quoi! c'est l'hymen, l'hymen qu'il lui faut proposer!
Et c'est moi, Saléma, qui doit t'y disposer!
Que vien-je ici chercher? Quelle est mon espérance?
On ont de commun entre eux le crime et l'innocence?
Serait-il un instinct dont l'horrible pouvoir
Formât l'attrait du crime et l'ennui du devoir?
Quoi! je brûle! et pour qui? pour ma sœur, oui, pour elle.
Je cache en l'abhorrant ma flamme criminelle.

Quel

Quel est donc, Saléma, ce chagrin si profond
Qui trouble ton esprit, l'accable, le confond?
Mais si ce long ennui que ton front fait paraître
Etait né de l'amour.... il le cache peut-être.
Qui sait si sa langueur... Non, non: ce Pharasmin
De la Perse jamais ne prendra le chemin.
N'ai-je pas observé ses yeux pleins de tendresse,
Dans ceux de Saléma confondre leur tristesse?
La rechercher, la suivre, à regret la quitter?
Saléma le retient, je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards, dans son ame inquiète,
Les signes trop certains d une flamme secrète.
Se pourrait-il?... O ciel! je sens que mon courroux...
Est-ce à toi, malheureux! à toi d être jaloux?
Je ne m'étonne plus si le ciel me déteste;
Si mon père a frémi de mon aspect funeste!
Ciel! venge la nature: arrache-moi le jour,
Avant que je déclare un si coupable amour.
Que je crains le moment de nous trouver ensemble!

SCÈNE II.

FARHAN, SALÉMA.

FARHAN, *qui continue.*
(à part.)

LA voilà: je frémis.

SALÉMA, *à part.*
Je l'apperçois; je tremble.
Ciel! sous tes feux vengeurs que j'expire soudain,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon sein!

FARHAN
Je vous vois donc... je puis...

SALÉMA.
Farhan, c'est vous!... Mon frère...
Eh bien!... vous l'avez vu.

FARHAN.
Qui donc, ma sœur?

SALÉMA.
Mon père...
Hélas! avez-vous pu soutenir son courroux?

FARHAN.
Ma sœur, je l'ai fléchi.

SALÉMA.
J'avais tremblé pour vous.
Des pères irrités la menace est terrible;
Mais leur cœur, grace au ciel, n'est jamais inflexible.

Quels que soient leurs enfans, leur colère envers eux
Est souvent la douleur de les voir malheureux.

FARHAN.

De quel mortel, ma sœur, le ciel nous a fait naître!
C'est la vertu, je crois, qui vient de m'apparaître.
Quels traits et quels discours! Mais comment l'imiter?

SALÉMA.

Ah! vous ne voudrez plus, mon frère, le quitter.
Quand vous êtes parti pour ces lointains rivages,
Votre esprit de nos traits emporta les images :
Ces souvenirs pourtant, avec tous leurs appas,
N'ont pas toujours, mon frère, accompagné vos pas.
Mais, nous, dans ces déserts, au calme, à la constance,
Au doux recueillement instruits dès notre enfance,
Dans nos cœurs, avec soin, nous gardons imprimés
Les premiers sentimens qui les ont animés.
Leur tendre affection ne meurt point par l'absence ;
Elle vit de regrets, de douleur, de silence.
Ils ne vous ont point dit, ces rivages jaloux,
Que nos cœurs vous suivraient, qu'ils volaient près de vous.
Eh! comment de si loin concevoir nos alarmes,
Entendre nos soupirs, se figurer nos larmes?
Vous n'avez pas songé, mon frère, à nos douleurs.

FARHAN.

Hélas! peut-être alors versais-je aussi des pleurs.

SALÉMA.

Tu vois sur ce sommet ces deux palmiers fidelles
Qui confondent entre eux leurs ombres fraternelles.

FARHAN.

Eh bien!

SALÉMA.

C'est à leurs pieds, le jour, le triste jour
Où pour d'autres climats tu quittas ce séjour ;
C'est à leurs pieds, Farhan, qu'immobile, interdite,
De mes regards au loin j'accompagnai ta fuite.
Au bout de l'horison, mes désirs et mes yeux
Reculaient, pour te suivre, et la terre et les cieux ;
Je volais sur tes pas aux portes de l'aurore.
Je ne te voyais plus, je regardais encore :
Quel fut mon désespoir, quand mon œil égaré
N'appercevant plus rien....

FARHAN.

Qu'as-tu fait?

SALÉMA.

J'ai pleuré.

FARHAN.

Est-il vrai, Saléma? Tu répandis des larmes?

Des pleurs pour moi versés ont pu ternir tes charmes?
Hélas! qu'en cet instant n'étais-je auprès de toi?

SALÉMA.

Hélas! qu'en cet instant vous étiez loin de moi!

FARHAN.

Je te vois donc enfin! Mais que ton front paisible
Nous cache un cœur ardent, pur, fidèle, sensible,
Capable du plus doux, du plus tendre retour!
Quel bonheur l'attendait s'il eût connu l'amour!
Mais dis: dans nos tribus tes yeux ont pu, sans crime,
Distinguer quelque objet digne de ton estime;
Quelque fils de nos chefs...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Quelque étranger...
Soit Mède, soit Persan....

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Pour t'engager
Sous les lois de l'hymen, si les vœux de mon père
M'avaient prescrit...

SALÉMA.

Grand dieu! N'achève pas, mon frère.

FARHAN.

(*à part.*)

Je respire, ô bonheur! Jamais donc, je le voi,
Les flambeaux de l'hymen ne brilleront pour toi?

SALÉMA.

Jamais. Mais vous, Farhan, dans votre longue absence,
(Si pourtant j'ose entrer dans cette confidence,)
Vous n'avez pas senti votre cœur arrêté
Par un charme plus doux que votre liberté?

FARHAN.

Ma sœur, tu vois d'ici ces tombeaux de nos pères,
Où tu pleuras souvent sur des cendres si chères,
Tu vois ces froids cercueils, ce séjour du repos
Où vont de nos desirs se briser tous les flots;
Ce port de la vertu que le malheur implore;
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais!

SALÉMA.

(*cachant sa joie.*)

Je vous crois. Mais d'où vient que vos yeux pleins de larmes
A fixer ces tombeaux semblent trouver des charmes?

Est-ce à vous, libre, errant, fougueux dans vos désirs,
A goûter comme moi ces funestes plaisirs?
Cette douleur, hélas! peut-elle être la vôtre?

FARHAN.

Les extrêmes, ma sœur, sont bien près l'un de l'autre.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné?

FARHAN.

Mon sort, en tous les lieux, est d'être infortuné.

SALÉMA.

Infortuné! comment?

FARHAN,

Crois-moi, dans leur furie
Les cœurs les plus ardens ont leur mélancolie.
Dans un songe pénible, abusés par leurs vœux,
Ils traînent l'impuissance et l'espoir d'être heureux.
Leur obstacle au bonheur, c'est leur vertu peut-être.
Ce n'est que pour souffrir que le ciel les fit naître.
Leur sensibilité les trouble et les détruit.
Emportés par l'attrait d'un bonheur qui s'enfuit,
Ils embellissent trop une image si chère.
Ce qu'ils aiment s'échappe ou n'est point sur la terre.
La terre sous leurs pas fait germer tous les maux.
Ah! nos pasteurs errans, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan! mon cher Farhan!

FARHAN.

Oh! que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau!

SALÉMA.

Comme une fleur, helas! je la vis disparaître.

FARHAN.

Comme une fleur, hélas! tu vas tomber, peut-être.

SALÉMA.

Tu me regretterais! Tu m'aimes donc?

FARHAN.

O cieux!
Si je t'aime!

SALÉMA.

Des pleurs obscurcissent tes yeux.

FARHAN.

O Saléma!... Ma sœur...

SALÉMA.

Que ce mot a de charmes!

FARHAN.

Non. Tu ne connais pas la source de mes larmes.

SALEMA.

Quel est donc ce secret?

FARHAN, *il la serre sur son sein.*

Viens dans mes bras, je meurs.
Comme ton cœur gémit!

SALÉMA.

Il s'est rempli de pleurs;
Je crains de le presser.

FARHAN.

Ma sœur!

SALÉMA.

Que veux-tu dire?
Ah! parle.

FARHAN.

Ecoute.

SALÉMA.

Eh bien!

FARHAN.

Je me tais, et j'expire.

SALÉMA.

Ah! quels que soient tes maux, c'est trop être abattu.
Du courageux Farhan, où donc est la vertu?
Que ta sœur te console. Eh! quels noms sur la terre
Sont plus doux que ces noms et de sœur et de frère?
Qui nous empêchera, dans nos tendres discours,
D'épancher nos douleurs, de nous voir tous les jours?
La nuit de tes chagrins deviendra moins profonde:
Heureux dans ces déserts, oubliés, loin du monde,
Nous dirons: Pour s'aimer, le ciel y renferma
Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma.
Nous pourrons tous les deux, empressés à lui plaire,
Couvrir de nos respects la vieillesse d'un père,
Honorer Ténaïm, lui payer tout le soin
Dont long-temps sous ses yeux notre enfance eut besoin.
Allons; n'attendons pas qu'une langueur obscure,
Dans nos cœurs accablés ait éteint la nature.

FARHAN.

Eh bien! j'en vais sentir le charme et la douceur.
Je cède à Saléma, j'obéis à ma sœur.
C'est ma sœur qui le veut, c'est l'amour qui me guide,
L'amour, le tendre amour que j'ai ... pour Odéïde,
Pour mon père, pour toi, pour Ténaïm. Je sens
Que déjà ce bonheur a ravi tous mes sens.

SALÉMA.

Et moi, je goûterai sous les yeux de mon père
Ce plaisir si touchant de consoler un frère.

ABUFAR.

FARHAN.

Je vois mon père, ô ciel! Sortons de ce côté.
(*à part, avec joie.*)
Allons, je n'ai rien dit.

SALÉMA, *à part; avec joie.*

Mon secret m'est resté.

SCENE III.

SALÉMA, ABUFAR, un ARABE.

ABUFAR.

FARHAN t'a-t-il parlé?

SALÉMA.

De quoi?

ABUFAR.

De mon envie
De fixer Pharasmin au sein de ma patrie,
Et d'obtenir de lui, par un hymen heureux,
Les soins d'un ami tendre et d'un fils généreux?

SALÉMA.

Il ne m'en a rien dit. Mais ce projet d'un père
N'a rien pour vos enfans qui puisse leur déplaire.
Le bonheur qu'en ces lieux nous goûtons près de vous
Va s'augmenter encor par des liens si doux.
Puisque pour Pharasmin votre choix se déside,
Vous comblerez ses vœux, car il aime Odéide.

ABUFAR, *avec étonnement.*

Il aime Odéide?

SALÉMA.

Oui.

ABUFAR.

Quel bonheur!

SALÉMA.

Je le croi.
Je vis près de ma sœur: sans lui manquer de foi,
Je puis vous assurer que son penchant d'avance
Prêtera quelque charme à son obéissance.
Cet hymen peut ainsi s'accomplir dans ce jour.

ABUFAR.

Et le ciel par mes mains bénira leur amour.
Que l'on cherche mon fils, Pharasmin, Odéide.
(*l'Arabe sort.*)
Oh! du ciel à mes vœux si la bonté préside,
Je vais donc, au déclin de mes jours pâlissans,
Du bonheur de ma race entourer mes vieux ans!

SCENE IV.

SALEMA, ABUFAR, TENAIM, ODEIDE, FHARASMIN, FHARHAN.

ABUFAR, *à Fharasmin.*

Tu ne l'ignores pas, je t'estime, je t'aime,
Et tu peux désormais disposer de toi-même.
De vivre auprès de moi, ton cœur est-il jaloux?
Réponds; veux-tu partir, ou rester près de nous?
Tu n'as qu'à dire un mot.

FHARASMIN.

Je reste.

(*il tend la main à Abufar, et Abufar la lui touche.*)

FARHAN.

Ciel! qu'entends-je?
D'où peut naître pour lui cette faveur étrange?
Un Persan! un Persan!

ABUFAR.

N'a-t-il pas adopté
Nos climats, et nos mœurs, et notre liberté?

FARHAN.

Qui? lui!

FHARASMIN.

J'eus le besoin d'avoir une patrie;
Tu la reçus du ciel, je me la suis choisie.

ABUFAR.

Sur lui, lorsque tantôt je t'ai dit mes desseins,
Tu n'as pas témoigné ces injustes dédains.

FARHAN.

Eh bien! je dévorais une haine funeste.
Malheur à l'ennemi que ma rage déteste!

ABUFAR.

Songe que dès l'instant qu'il a touché ma main,
Il est pour nous un frère, et non plus Fharasmin.

FARHAN.

Il ne vous reste plus qu'à l'accepter pour gendre.

ABUFAR.

S'il désirait ce nom! s'il cherchait à me rendre
Les respects et les soins d'un fils respectueux!
Si brûlant en secret d'un amour vertueux....

FARHAN.

Je ne souffrirai point qu'un étranger s'allie
A ce sang généreux qui m'a donné la vie,
A ce sang de ma race, à ce sang d'une sœur,

Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.
Au sein de cet éclat dont ta cour est jalouse,
Que ne vas-tu, Persan, te chercher une épouse?
Qui donc t'arrête ici? Sujet et courtisan,
Cours au pied d'un despote incliner ton turban:
J'ai droit de soutenir l'honneur de ma famille.
D'Abufar, en un mot, tu n'auras point la fille.

ABUFAR.

De quel front sous tes lois me croyant enchaîner...

FARHAN.

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.
Nous n'avons plus tous deux qu'un seul mot à nous dire;
L'un de nous doit mourir pour que l'autre respire.
Il faut que de ta main tu me perces le flanc,
Ou bien que de ce fer altéré de ton sang...

FHARASMIN.

Je n'ai point soif du tien, mais je sais me défendre;
Pour toi, l'humanité se fait encor entendre.
Oui, j'aime; oui, mon amour me retient en ces lieux.
J'espère....

FARHAN.

Non, j'amais....

ABUFAR.

Moi seul, audacieux;
Moi seul, je peux ici disposer de ma fille:
Moi seul, je parle en maître au sein de ma famille.
(*à Fharasmin.*)
Ton secret m'est connu: je te donne en ce jour,
Avec le nom de fils, l'objet de ton amour.
Ah! plutôt dans son sang que ce fer rougisse.

FARHAN, *tirant son sabre.*

Arrête, malheureux!

FARHAN.

Qu'il meure, qu'il périsse.
Défends, défends tes jours.

FHARASMIN, *tirant son épée.*

Eh bien! dans mon courroux...
(*il remet son épée à Abufar.*)
C'est le sang d'Abufar que je respecte en vous.

ABUFAR.

Sobed! Kébir!

SCENE V.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, FHARASMIN, FARHAN, SOBED, KÉBIR. plusieurs jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar, qui les suivent.

ABUFAR, *à Sobed et à Kébir, et aux jeunes Arabes de leur suite.*

Amis, qu'une garde sévère
M'assure de Farhan. Allez, servez un père.
(*à part.*)
Quels soupçons! Ah! d'horreur mes sens sont pénétrés!
(*Sobed et Kébir, et les jeunes Arabes emmènent Farhan.*)
Se peut-il..,.
(*à ses filles et à sa sœur.*)
Laissez-moi, Fharasmin, demeurez.
(*Ténaim sort avec Saléma et Odéide.*)

SCENE VI.

ABUFAR, FHARASMIN.

ABUFAR.

As-tu vu, mon ami, son crime et mon outrage,
L'excès, l'horrible excès de son aveugle rage?

FHARASMIN.

Cet excès dans Farhan ne m'a point étonné.
Sa haine est un malheur qui m'était destiné.
J'en ai vu dès long-temps les signes manifestes;
Elle éclatait par-tout, dans ses yeux, dans ses gestes.
Elle a dû s'exhaler par un transport soudain,
Sur-tout quand vos bontés honoraient Fharasmin.

ABUFAR.

Mais pourquoi ce transport a-t-il saisi son ame;
Lorsqu'accueillant tes vœux, lorsqu'approuvant ta flamme,
De l'une de tes sœurs je t'ai promis la foi?

FHARASMIN.

C'est un Persan captif qu'il voit toujours en moi.
Arabe du désert, libre et fier de sa race,
Aspirer à sa sœur lui paraît une audace.
Il pense que sa sœur ne se peut allier
Qu'avec l'Arabe seul dans l'univers entier;
Né superbe et bouillant...

ABUFAR.

Toujours, quand je l'accuse,

Ta générosité me présente une excuse.
Cependant je suis père, et je dois le premier
Chercher à le défendre et le justifier.
Mais j'interprète mal cette horrible furie.
Je crois....

FHARASMIN.

Que pensez-vous?

ABUFAR.

O crime! ô flamme impie!
Tout s'explique à mes yeux : voilà, voilà pourquoi
Ce monstre si long-temps s'est éloigné de moi.
J'ai découvert enfin le secret du perfide.
L'exécrable Farhan brûle pour Odéide.

FHARASMIN.

Odéide!

ABUFAR.

Oui, lui-même; oui, son infâme ardeur
Dans son éclat naissant dévorait la pudeur.
Je l'ai vu, je l'ai vu d'une main frémissante
Presser entre ses bras une sœur innocente:
Il ne saurait souffrir que, t'assurant sa foi,
Je prépare un hymen entre Odéide et toi.
Il nourrit, il nourrit cette ardeur criminelle,
Ce détestable feu qui l'embrassa pour elle.
Je sens frémir mon cœur, se troubler ma raison.
L'inceste....

FHARASMIN.

Eh bien! l'inceste.

ABUFAR.

Il est dans ma maison.
Crois-moi, jeune Persan, cherche une autre famille?
Un père plus heureux qui te donne sa fille.

FHARASMIN.

Je perdrais Odéide, Odéide! et pourquoi?

ABUFAR.

Ma race maintenant n'est plus digne de toi.

FHARASMIN.

Je pourrais vous quitter!

ABUFAR.

Telle est mon infortune!
O douleur! ô regret! ô vieillesse importune!
Au lieu d'un fils soumis, et tendre, et vertueux,
J'ai donc fait naître un monstre, un vil incestueux!
Et son opprobre, ô ciel! deviendrait mon partage!
Je m'instruirais si tard à dévorer l'outrage!
Nos antiques tribus verraient dorénavant
Abufar avili dans Abufar vivant;

Et ces cheveux sans tache aux yeux de ma patrie
Se montrer sur ma tête avec ignominie !
Malheureux, dont le crime a produit mon affront,
Quand tu ne rougis plus, viens voir rougir mon front !

FHARASMIN.

Juste ciel ! vous pleurez !

ABUFAR.

Où vois-tu donc mes larmes !
Mon courroux contre lui va me donner des armes.
Oui, je jure, soleil, par ton sacré flambeau,
Témoin dans nos climats de ce forfait nouveau ;
Je jure que mon bras, que ma juste furie
Vengeant le ciel, les mœurs, ma race, ma patrie,
Pour épurer les airs et cet éclat du jour
Qu'un monstre a trop souillé par son profane amour !
Dans les flots de son sang, l'horreur de la nature,
Etoufferont ses feux, laveront mon injure,
Et priveront bientôt de ton aspect sacré
Le fils, l'indigne fils qui m'a déshonoré !

FHARASMIN.

Je tombe à vos genoux.

ABUFAR.

Voudrais-tu le défendre ?

FHARASMIN.

Ne précipitez rien ; daignez au moins m'entendre.
Vous vous repentiriez bientôt de son trépas.

ABUFAR.

Un monstre ! un criminel !

FHARASMIN.

Non, non, il ne l'est pas.
Croyez-moi, j'en réponds. J'ose excuser sa flamme ;
L'amour innocemment est entré dans son ame.
Comment fuir en effet, vers le piège entraîné,
Le plus doux des périls qu'on n'a point soupçonné ?
Nourri près d'Odéide, il aura, sans alarmes,
Laissé son jeune cœur se tourner vers ses charmes ;
Il aura cru la voir, sensible impunément,
Avec les yeux d'un frère et non pas d'un amant.
Il n'aura pas prévu qu'une amitié si pure
Lui cachait un penchant proscrit par la nature ;
Qu'il connaîtrait un jour, mais trop tard éclairé,
De quel poison fatal il s'était enivré.
Oui, souvent ces déserts, dans leur vaste silence,
Auront de ses remords reçu la confidence.
Son amour vit encor dans son cœur combattu ;
Mais il gémit du moins dompté par la vertu.
Moi, plus heureux que lui, plein d'une douce attente,

Je n'ai point rencontré ma sœur dans une amante ;
Et le destin pour moi, dans ce nouveau séjour,
N'avait point séparé l'innocence et l'amour.
Plaignez, plaignez plutôt sa flamme involontaire,
Les efforts qu'il a faits, les efforts qu'il doit faire.
L'amour le poursuivait ; il l'a craint, il l'a fui.
Le bonheur est pour moi ; mais la gloire est pour lui.

ABUFAR.

Non, tu ne vaincras point le courroux qui m'anime.
J'ai lu dans tous ses traits la preuve de son crime ;
Vois comme dans ton sang il voulait se plonger.
Il bravait mon pouvoir, il m'osait outrager !
Il suspend ton hymen, ton bonheur qu'il abhorre.

PHARASMIN.

Je l'attendis long-temps, je peux l'attendre encore.
J'étais, je suis toujours heureux de vous servir,
Et d'aimer Odéide, et de vous obéir.
Pour murmurer jamais, ma tendresse est trop forte.
Je reprendrai mes fers, dix ans, vingt ans, n'importe !
L'amour embellit tout, le présent, l'avenir.
L'on possède déjà ce qu'on croit obtenir.
Mais rendez-nous Farhan ; oui, bientôt, je l'espère,
Son respect, ses remords vont désarmer son père.
Des cœurs tels que le sien les combats sont affreux ;
Mais leurs efforts sont grands, sont prompts, sont généreux.
Farhan est votre fils. Non, jamais, quoiqu'il fasse,
Il ne démentira son sang ni votre race.
Non, je ne croirai point que le ciel en courroux
Laisse flétrir un sang transmis pur jusqu'à vous.
Vous l'avez dit cent fois à moi-même, à vos filles !
Les bonnes actions protègent les familles.
Dans des besoins cruels, et pauvre, et généreux,
Vous réserviez toujours la part du malheureux.
Le bien qu'on croit caché sort de la nuit obscure ;
Et le ciel tôt ou tard le paie avec usure.

ABUFAR.

Tu connais mal mon fils....

PHARASMIN.

Vous l'accusez en vain.
Le repentir, le calme est déjà dans son sein.
Farhan n'est point coupable, inhumain, ni perfide.

ABUFAR.

Tu le crois, Pharasmin ?

PHARASMIN.

Entendez Odéide ;
Entendez Tenaïm. Venez, je suis vos pas.
Vous lui rendrez son père, ou je meurs dans vos bras.

(*Ils sortent ensemble.*)

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ABUFAR, TÉNAIM.

ABUFAR.

J'ai suivi vos conseils; il fallait vous complaire:
Ils sont libres tous deux. Mais d'un fils téméraire
Répondez-vous, ma sœur?

TÉNAIM.

Votre fils arrêté
Aurait perdu la vie avec la liberté.
Terrible, et l'œil farouche en sa fureur extrême,
J'ai tremblé que sa main n'attentât sur lui-même.
Mais de sa garde à peine il s'est vu délivré,
Que sans bruit sous sa tente il est soudain rentré.
Dans ses sombres regards, sur-tout dans son silence,
De ses sourdes douleurs j'ai vu la violence.
De son calme orageux rien ne peut le tirer,
Et même sa raison m'a paru s'altérer.

ABUFAR.

Et quels témoins plus surs demandez-vous encore
De l'exécrable feu dont l'horreur le dévore?
C'est ainsi que le crime, à lui-même odieux,
Jusques dans son repos se trahit à nos yeux.

TÉNAIM.

Non, mon frère, jamais Farhan n'a dans son ame
Senti pour Odéide une coupable flamme.
Elle le justifie; et si de Pharasmin
Pour sa sœur il rejette et l'amour et la main,
Ce n'est point qu'à nos vœux sa passion s'oppose:
C'est la haine, l'orgueil qui seul en est la cause.
Oui, l'orgueil seul, mon frère, a produit sa fureur.
La raison et le temps détruiront son erreur.
Odéide vous peut prouver son innocence.

ABUFAR.

Je veux que Pharasmin lui parle en ma présence.
Oh! si j'ai, dans leurs mœurs imitant mes ayeux,
Peut-être mérité quelque grace à tes yeux,
O ciel! fais qu'il soit pur d'un amour que j'abhorre!
Rends-moi le doux plaisir de l'estimer encore.
Que je puisse bientôt, le serrant sur mon cœur,
Par des pleurs d'allégresse abjurer ma fureur!

(*Il sort.*)

SCENE II.

TÉNAIM, *seule.*

OUI, bientôt, Odéide, en défendant son frère,
Saura le disculper dans l'esprit de son père :
Il verra son erreur.

SCENE III.

TÉNAIM, FHARASMIN.

TÉNAIM.

C'EST vous, cher Fharasmin!
Ah! rendez grace au ciel, qui vous a fait humain!
Votre amour fut constant, pur, patient, timide :
L'amour va tout payer par l'hymen d'Odéide.
Farhan s'est appaisé. Puisse enfin son courroux
Ne pas jeter encor la terreur parmi nous!

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

FHARASMIN *seul.*

OUI, Farhan nourrissait une haine cachée,
Sur moi depuis long-temps en secret attachée.
Mais je n'ai pas prévu qu'un jour, dans sa fureur,
Il dût, en s'oubliant, me marquer tant d'horreur.
Eh quoi! ce n'est donc pas Saléma qui l'enflamme!
Odéide est l'objet qui captive son ame.
Je m'étais donc mépris! C'est dans Farhan, ô cieux!
Que vous deviez m'offrir un rival odieux!
Je ne m'étonne plus de sa rage homicide :
Je conçois cependant ses feux pour Odéide.
Plein d'un amour fatal, long-temps dissimulé,
Pour sa sœur quelquefois plus d'un frère a brûlé!
Farhan, qu'à tous les deux ton ardeur est contraire!
Pourquoi ne puis-je pas te chérir comme un frère?
Tu me hais; je te plains. Hélas! dans ma pitié,
Je fais du moins pour toi les vœux de l'amitié.

SCÈNE V.

FHARASMIN, FARHAN.

FARHAN, *avec un grand calme.*

AH! c'est toi, Fharasmin! Mon père sans alarmes,
Avec la liberté m'a fait rendre mes armes.
Plus calme maintenant, je confesse entre nous
Que tantôt j'ai trop cru mon aveugle courroux.

Hélas ! pour mon malheur le ciel me fit extrême ;
Il est de ces momens où l'on n'est plus soi-même :
Devant mes propres yeux je suis humilié.
J'eus tort : pardonne-moi.

FHARASMIN.

Va, tout est oublié.
Ta main, Farhan ?

FARHAN.

Ami, ta flamme est légitime.
Ma sœur peut te chérir ; tu peux l'aimer sans crimes ;
Et mon père, crois-moi, s'il écoute mes vœux,
Ne retardera pas le bonheur de vos feux.

FHARASMIN.

Pour son gendre, Abufar voudra me reconnaître ?

FARHAN.

Tu deviendras son fils... son fils... le seul peut-être...
Adieu, cher Fharasmin.

FHARASMIN.

Où vas-tu donc, Farhan ?

FARHAN.

Retrouver près d'ici mon ami qui m'attend,
Cet ami généreux qui va, loin de ta vue,
Prêter tous ses secours à ma fuite imprévue,
Sans appareil, sans bruit, plus prompt que les éclairs,
M'emporter pour jamais au fond de nos déserts !
Cet ami si sensible à ma voix qui l'appelle,
Qui lit dans mes regards, intrépide, fidelle,
Mon coursier est tout prêt.

FHARASMIN.

Tu nous fuis ! et pourquoi ?
D'où vient...

FARHAN.

J'ai mes raisons.

FHARASMIN.

Qu'entends-je ?

FARHAN.

Ecoute-moi.
Il est certains momens à saisir dans la vie.
A mes vœux pour jamais je sais qu'elle est ravie :
Je ne la verrai plus. Oh ! non ; jamais ces lieux
Ne m'offriront sa grace, et ses traits, et ses yeux :
Non, jamais ; c'en est fait.

FHARASMIN, *à part.*

Dieu ! quelle horrible flamme !
Quoi, sa sœur !

FARHAN.

Que dis-tu ?

ABUFAR,

FHARASMIN.

Le trouble est dans ton ame.
Tu parais méditer quelque projet affreux?

FARHAN.

Je n'ai plus qu'un moment pour être vertueux.
Ce coursier... il est prêt... ma sœur... Tous deux peut-être
Dans un instant... un seul, nous pouvons disparaître.

FHARASMIN.

Avec qui? Quelle horreur!

FARHAN, *égaré, à part.*

Oh! non, je n'ai rien dit.
Une idée a pourtant occupé mon esprit.
(*haut.*)
Dis-moi donc... que voulais-je? Ah! dans mon trouble extrême
Je veux... je crains... j'ai froid.

FHARASMIN.

Rentre, hélas! dans toi-même.

FARHAN.

Je me sens affaissé. N'es-tu pas averti
D'un changement dans l'air?

FHARASMIN.

Non.

FARHAN.

Tu n'as pas senti
De ces vents du désert la dévorante haleine?
Mon ami, mon cœur souffre, et je respire à peine.
(*très-vivement, après un silence.*)
Je veux la voir.

FHARASMIN, *à part, avec douleur.*

Qui donc? C'est Odéide : ô cieux!
(*haut.*)
Qui donc!

FARHAN.

Je veux la voir, et mourir à ses yeux.

FHARASMIN.

Tu ne la verras pas.

FARHAN.

Quelle ame assez hardie
Pourrait m'en empêcher?

FHARASMIN.

Moi, moi.

FARHAN.

Je t'en défie.
Mon bras...

FHARASMIN, *l'arrêtant sans violence et avec amitié.*

Ton bras, Farhan, ne peut rien contre moi.

FARHAN.

Est-il possible, ô ciel! Il s'est levé sur toi!

FHARASMIN.

Farhan, dans ton état, quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent, et n'en prends point vengeance.

FARHAN.

Tu ne méprises pas un si lâche ennemi?

FHARASMIN.

J'embrasse, en le plaignant, mon frère et mon ami.
Allons, reprends tes sens; sois homme, allons.

FARHAN. Ecoute:

Mon amour me consume; il est affreux, sans doute.
Je l'étouffe, il renaît: il cède; il est vainqueur.
Quels feux! Ah! Fharasmin! mets ta main sur mon cœur.
La pointe du rocher que le soleil dévore,
De ce cœur embrasé n'approche point encore.
Ah! Saléma!

FHARASMIN, *à part, avec joie et surprise.*

C'est elle!

FARHAN.

Ah! mon ami, je meurs!
Je ne la verrai plus. Tu vois mes feux, mes pleurs,
Mon trouble, mon tourment. Mais malgré leur atteinte,
Ma raison, grace au ciel, ne s'est jamais éteinte.
Oui, je peux l'attester; oui, jusques à ce jour
J'ai haï, détesté mon exécrable amour.
Le ciel, le ciel m'entend; je ne suis point coupable:
Non, je ne le suis point. Ce juge redoutable,
Ce rempart si sacré, je ne l'ai point franchi.
Ma volonté du moins n'a pas encor fléchi.
Mais, hélas! ma vertu peut bientôt disparaître:
Il ne faut qu'un instant, un seul instant peut-être.
Je te conjure, ami.....

FHARASMIN.

Parle, parle, de quoi?

FARHAN.

D'être homme, d'être humain, de t'emparer de moi,
De ne point me quitter: je suis près de l'abîme.
Si j'allais l'enlever, me souiller par un crime!
Mon ami, tu m'entends? Tiens, brave ma fureur,
Accable-moi de fers, ou me perce le cœur;
Poignarde-moi plutôt.

FHARASMIN.

Ciel!

FARHAN.

Mon amie, mon frère,
Ne me perds pas des yeux; sois mon guide sévère,
Mon témoin, mon garant.

FHARASMIN.

Je le suis.

FARHAN.

Entends-tu ?
Te voilà maintenant chargé de ma vertu.
Je ne suis plus à moi : grace au ciel, je respire.
Ma raison, sur mes sens, a repris son empire ;
Et je t'assure même, en des momens si doux,
Que de toi, Fharasmin, je ne suis plus jaloux.
Puisse-tu vers l'hymen, en entraînant son ame,
Engager Saléma de répondre à ta flamme !

FHARASMIN.

Saléma ! C'est sa sœur dont je cherche la main.

FARHAN.

Quoi ! sa sœur ! Odéide !

FHARASMIN.

Oui, sa sœur.

FARHAN. Pharasmin !
Tu ne me trompes pas ?

FHARASMIN.

Non, non, c'est elle-même.

FARHAN, *après un long silence.*

Quelle était mon erreur !

FHARASMIN.

Depuis long-temps je l'aime.

FARHAN.

Et tu peux l'épouser, rends grace à ton destin.
Moi, je cède à mon sort. Adieu, mon cher Fharasmin.
Que l'amour le plus doux, l'amour pur et timide,
Charme à jamais ton cœur et le cœur d'Odéide.
Vivez long-temps heureux dans ces déserts sacrés !
De vous-mêmes connus et du monde ignorés.
De ton bonheur du moins j'emporterai l'image.
A ta vertu, bien tard, hélas ! je rends hommage ;
Mais, Fharasmin, pardonne à la fatalité
De ce cruel amour dont je fus tourmenté.
Quand je n'y serai plus, ami, sous cette tente
Prends pitié d'Abufar, de Saléma mourante.
Qu'elle ignore à jamais qu'un frère malheureux
Puisa dans ses regards ces détestables feux.
C'est l'amour qui t'a fait adopter l'Arabie.
Honore par tes mœurs ma race et ma patrie.
Et moi, loin de ces lieux je vais dans les combats,
Non chercher des lauriers, mais chercher le trépas.
Je ne cours qu'à la mort et non pas à la gloire.
Cher Fharasmin, adieu ; ne hais pas ma mémoire.
Souviens-toi de Farhan, long-temps ton ennemi,
Mais qui connut ton ame et qui meurt ton ami.
Je pars en l'adorant, et pur et digne encore d'elle.

SCENE VI.

FHARASMIN, FARHAN, KÉBIR.

KÉBIR.

FHARASMIN, sous sa tente Abufar vous appelle.
Il écoute Odéide, il écoute sa sœur.
Il voudrait vous parler.

FHARASMIN. (*à part.*)

Je te suis. Quel bonheur!
Je te laisse un moment. Je vais trouver ton père.
Mais je le sens, ami, ta fuite est nécessaire.
Hélas! c'est le conseil, Farhan, que je te doi.
Il le faut, je le veux; tu m'as donné sur toi
D'un garant, d'un ami, le pouvoir sans mesure:
Garant, je te l'ordonne; ami, je t'en conjure.
Attends-moi. Je reviens. (*il sort.*)

SCENE VII.

FARHAN, *seul.*

OUI, je l'ai résolu.
Le devoir me l'ordonne, le ciel l'a voulu.
Adieu, de Samaël tribu paisible et chère,
Tenaïm, Odéide...: adieu, sur-tout mon père!
Et toi que j'aime en sœur, que je tremble d'aimer,
Mais que d'un autre nom j'aurais voulu nommer,
Hélas! déjà privé de sa fraîcheur première,
Ton front, bientôt flétri, penchera vers la terre.
Il existera donc si loin de nos berceaux
Un intervalle immense entre nos deux tombeaux!
Allons, vainqueur d'un feu que du moins j'ai pu taire,
Souffrant, mais sans remords, j'embrasserai mon père;
Et hâtant aussi-tôt mon départ imprévu,
Je fuirai, mais si loin....

SCENE VIII.

FARHAN, SALÉMA.

SALÉMA.

QUELS apprêts! qu'ai-je vu?
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, mon frère.
Vous ne nous quittez pas! vous aimez votre père:
Vos sœurs, votre patrie ont quelques droits sur vous?

FARHAN.

Je sais ce que je dois.

SALÉMA.

Eh quoi! si loin de nous,
Farhan, mon cher Farhan, voudrais-tu vivre encore?

FARHAN.

Me m'interroge pas.

SALÉMA.

Où vas-tu?

FARHAN.

Je l'ignore.

SALÉMA.

Crains-tu de voir l'hymen et les félicités
De deux cœurs innocens l'un de l'autre enchantés?
Fharasmin et Farhan tous deux d'intelligence...

FARHAN.

Je l'avais offensé, j'ai réparé l'offense.
J'ai confessé ma faute, il m'a tendu la main,
Et tu vois dans Farhan l'ami de Fharasmin.

SALÉMA.

Je reconnais mon frère à ce noble courage.

FARHAN.

Que mon père lui donne Odéide en partage,
Qu'il goûte de l'hymen les plaisirs les plus doux,
Je ne les verrai point avec un œil jaloux.

SALÉMA.

D'où vient que dans vos traits tant de tristesse est peinte?

FARHAN.

Dans les vôtres, ma sœur, n'en vois-je pas l'empreinte?
Vous redoutez l'hymen, comme vous je le fuis;
Chacun a le secret de ses propes ennuis.
Sans doute le destin (car à tout il préside)
Appela Fharasmin sur les pas d'Odéide.
Et pourtant d'autres cœurs trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.
Oh! si j'avais trouvé, dans l'antique Assyrie,
Dans la féconde Egypte, ou la riche Médie,
Quelque objet vertueux qui me dût enflammer,
Qui fût né pour l'amour et qui craignît d'aimer,
Qui portât dans son sein, modeste et recueillie,
Le doux, l'heureux trésor de la mélancolie,
Ce bonheur douloureux, cette tendre langueur,
L'aliment, le plaisir, et le charme du cœur;
En qui d'un autre cœur l'affection fidelle
Se gravât lentement, mais pour être éternelle;
Qui se plût sans témoin, égarant ses douleurs,
Sur des cercueils épars à verser quelques pleurs;
Qu'au milieu des cyprès mon œil eût pu surprendre,
Interrogeant les morts, et croyant les entendre,
Prêtant à des tombeaux sa sensibilité,
Cent fois plus ravissante encor que la beauté,
Oh! comme à ses genoux, soumis, tendre et fidelle,
Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle,
Oubliant l'univers, et vivant sous ses lois.....

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah! ma sœur, je la vois.
Mes regards enchantés.... C'est toi? Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourmens, les transports de mon ame.
Tu vois dans ces déserts l'image de mes feux;
Muets, brûlans, sans borne, et terrible comme eux.
De mon aspect errant j'ai fatigué l'Asie,
Et le Nil, et l'Atlas, et la triple Arabie.
J'aurais voulu, courant, m'élançant loin de toi,
Sortir de cet amour qui fuyait avec moi.
Vains efforts! j'emportais ton image et tes charmes.
J'ai retenu mes cris, j'ai dévoré mes larmes;
Mais pourtant quelquefois, laissant couler mes pleurs,
Les échos étonnés m'ont rendu mes douleurs.
Enfin je suis venu, te cachant ton ouvrage,
Rapporter à tes pieds ma flamme et ton image.
J'ai tout fait pour me vaincre; ici même en ce jour,
J'ai craint de t'avertir de mon fatal amour.
J'enchaînais, mais en vain, cet aveu qui te touche;
Il sortait par mes yeux, il errait sur ma bouche.
Je souffrais, je brûlais, j'adorais tes appas.
Je te parlais d'amour, tu ne m'entendais pas.
Non, tu n'as pas su lire en mon ame éperdue...

SALÉMA.

Et toi-même, à ton tour, ne m'as pas entendue.
Quoi! n'as-tu pas compris dans tout notre entretien
Tout l'excès d'un amour qui répondait au tien?
Dans mes regards au moins n'as-tu donc pas su lire?
Mon air, mes yeux, ma voix, tout devait t'en instruire.
Oui: sous ces deux palmiers d'où je t'ai vu partir,
J'allais chercher l'espoir de te voir revenir.
Je regardais au loin, j'interrogeais l'espace,
De tes pas vers mes pas je rappelais la trace.
Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour.
Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour.
Je te disais tout bas: Oui, ta vie est la mienne;
Viens me rendre mon ame errante avec la tienne.
Mes vœux sont exaucés; enfin je te revoi,
Mon cher Farhan, mon frère! O cieux! écrasez-moi!

FARHAN.

Anéantissez-nous! c'est ma sœur!

SALÉMA.

C'est mon frère.
O cieux! cachez ma honte au centre de la terre!
Un moment, malgré moi, mon cœur s'est égaré.

FARHAN.

La vertu, le devoir, dans la mienne est rentré!

ABUFAR,

SALÉMA.

Notre crime est horrible.

FARHAN.

Il est involontaire.

SALÉMA

Où fuir ?

FARHAN.

J'entends du bruit.

SALÉMA.

On vient.

FARHAN.

Dieu ! c'est mon père.

SCENE IX.

FARHAN, SALÉMA, ABUFAR. TÉNAIM, ODÉIDE, FHARASMIN.

ABUFAR, *à Odéide.*

MA fille, grace à toi je suis désabusé ;
Mon malheur est fini, mon courroux appaisé.
Mais il faut avant tout que mon cœur se soulage.
Mon fils, je l'avoûrai, je t'ai fait un outrage.
Oui, j'ai cru que ton amie avait, dans sa fureur,
Conçu pour Odéide un amour plein d'horreur.
Je t'accusais à tort de cet énorme crime.
Je te rends ton honneur, mon amour, mon estime.
Confondons nos transports et nos embrassemens.

FARHAN, *interdit et se détournant.*

Mon père...

ABUFAR.

A quel effroi sont livrés tous tes sens ?
(*à Saléma.*)
Ma fille !

SALÉMA, *interdite et se détournant.*

Eh bien !... Mon père...

ABUFAR.

O ciel ! quel trouble extrême !
Que me faut-il penser ? M'abusé-je moi-même ?
(*à Saléma.*)
Ma fille, parle.

SALÉMA.

Hélas !

ABUFAR.

Vous frémissez tous deux.
Quel secret cachez-vous ?

FARHAN.

Connaissez donc nos feux.
N'estimez plus un monstre, un coupable, un perfide.
Non, je ne brûle point pour ma sœur Odéide ;
Mais...

ABUFAR.

Va, ce mot suffit pour calmer mon courroux.
Nomme, nomme l'objet.

SALÉMA.

Il est à vos genoux.
Dans notre indigne sang étouffez notre flamme.

ABUFAR.

Avez-vous accueilli cette ardeur dans votre ame ?

FARHAN.

Abandonnés du ciel, nous nous sommes tous deux
Avoué, dans l'instant, nos éxécrables feux.

ABUFAR.

Sans craindre que ce ciel, pour vous réduire en poudre...

FARHAN.

Le remords a sur nous tombé comme la foudre.

SALÉMA.

Il a mis dans mon cœur ses plus cruels tourmens.

FARHAN.

Il m'accable à vos pieds.

SALÉMA, *tombant à ses pieds.*

Punissez vos enfans :
Je ne mérite plus le nom de votre fille.

ABUFAR.

Tu ne l'es pas.

FARHAN, *avec joie.*

O ciel!

SALÉMA.

Quelle est donc ma famille

ABUFAR, *en montrant Saléma.*

Voilà, voilà l'enfant que d'une faible main
Sa mère, en expirant, a remis dans mon sein.

SALÉMA

Quoi ! je suis cet enfant ? Quoi ! pouvais-je le croire ?
De mes propres malheurs j'ai raconté l'histoire !

ABUFAR.

Oui, mon cœur t'écoutait, palpitant de plaisir :
De mes faibles bienfaits tu me faisais jouir.
C'est moi qui t'ai cachée au sein de ma famille.
On ignora ton sort ; je t'appelai ma fille.
J'entendais tous les jours, par une heureuse erreur,
Odéide et Farhan qui te nommaient leur sœur.
J'aurais craint à leurs yeux que tu fusses moins chère,
S'ils avaient à mon sang pu te croire étrangère.
Ce nom de mes enfans par tous les trois porté,
Conserva parmi vous la sainte égalité.
Quand Dieu m'appelera, je pourrai, sans alarmes,
Vers lui lever mes yeux remplis de douces larmes,
Finir comme mon père ; et dans mon dernier jour,
Ainsi qu'il m'a béni, vous bénir à mon tour.

Oui, vos pieuses mains fermeront ma paupière;
Voilà ce qu'en mourant m'avait prédit ta mère :
J'ai secouru l'enfance, et j'en reçois le prix.
(*à Farhan et à Salémé.*) (*à Salema.*)
Vos feux sont innocens. Je te donne mon fils.

SALÉMA.

Je ne quitterai point votre heureuse famille.

ABUFAR.

Dans l'épouse d'un fils j'embrasse encor ma fille.

FARHAN.

Pour vous aimer tous deux nous voilà dans vos bras!
Ah! quand je vous quittai, je ne vous fuyais pas!
J'obtiens donc sans remords une épouse si chère!
Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

ABUFAR.

Cher Fharasmin, la Perse est toujours loin de toi?

FHARASMIN.

Odéide a mon cœur.

ABUFAR.

Qu'elle ait aussi ta foi.

ODÉIDE, *à Fharasmin.*

Vous ne regrettez point les palais de l'Asie?

FHARASMIN, *à Odeide.*

L'amour m'a fait par vous pasteur de l'Arabie.
(*à Abufar.*)
Je vous servis cinq ans; j'ai le prix de mes feux.

ABUFAR.

Donnez-vous tous la main, et soyons tous heureux.

(*Farhan et Salémé, Fharasmin et Odéide tombent tous ensemble aux pieds d'Abufar; chaque amant donne la main à son amante : Ténaim les contemple avec joie et tendresse.*)

ODÉIDE.

Ah! Pharasmin!

SALÉMA.

Farhan!

ABUFAR.

Vivez long-temps ensemble!
Songez que, sous ma main, c'est Dieu qui vous rassemble,
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu;
Que c'est par le remords qu'il vous sauva du crime,
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

(*La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.